

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 7 (1874)

Artikel: La crise théologique en Amérique : ou le scepticisme moderne
Autor: Blauvelt, Auguste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379171>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA
CRISE THÉOLOGIQUE EN AMÉRIQUE
OU
LE SCEPTICISME MODERNE¹

I. Ce qu'il est en lui-même et ce qu'il signifie pour nous.

Par *scepticisme moderne* nous entendons non-seulement cette incrédulité qui nie le christianisme, mais aussi cette croyance positive à quelque forme de foi, religieuse ou autre, hostile au christianisme, dont l'influence prépondérante se fait aujourd'hui sentir à un si haut degré dans les pays chrétiens de l'ancien monde. Avant de rechercher en quoi une forme particulière du scepticisme peut nous intéresser pratiquement en Amérique, deux ou trois points réclament notre attention. Et d'abord : est-il vrai qu'il existe aujourd'hui à l'endroit du christianisme une certaine incrédulité, et à l'égard de quelque forme de foi religieuse ou autre, hostile au christianisme, des croyances largement répandues dans les contrées chrétiennes dont nous parlons ? Par exemple, qu'en est-il en Angleterre ?

« A ce moment, disait Froude en 1863, un doute général s'avance comme un ouragan qui obscurcit le ciel. Ceux qui tiennent le plus obstinément à la foi dans laquelle ils ont été

¹ Le travail que nous reproduisons ici, publié vers la fin de l'été dernier dans un recueil littéraire des plus répandus des Etats-Unis, *Scribner's Monthly*, a provoqué une de ces émotions profondes qui font événement et amènent une crise. C'est à ce titre seulement que nous le reproduisons ici, nous réservant de l'apprécier prochainement peut-être, en signalant les controverses auxquelles il a donné lieu. Disons seulement que la *Revue* ne doit en rien être rendue solidaire du supranaturalisme rationnel qui s'étale à la fin de cet article avec une complaisance et une naïveté qui sont vraiment d'un autre monde.

élevés, confessent eux-mêmes leur anxiété. Ils savent ce qu'ils croient, mais pourquoi ils le croient, ou pourquoi ils demanderaient aux autres de le croire, ils ne peuvent le dire, ou ne peuvent tomber d'accord sur ce point. » « Aucun de ceux qui savent, disait Liddon en 1866, ce qui fait le sujet de la conversation journalière, et qui sont quelque peu au courant du ton de quelques-uns des principaux organes de l'opinion publique, ne peut douter du fait d'un ébranlement général de la foi religieuse. » Nous voyons de même le Rév. lord évêque de Gloucester et Bristol parler en 1870 des « formes courantes de l'incrédulité chez les classes instruites ; » du « scepticisme et de l'incrédulité qui ont été pendant ces dernières années distinctement observables dans toutes les classes, » et d'autre part, « des hommes des degrés inférieurs de la société qui sont exposés aux dangers menaçants produits par cette diffusion habilement opérée des principes incrédules, l'un des signes les plus tristes et les plus sérieux de notre époque. » Le Rév. lord évêque de Winchester disait plus récemment encore : « Le doute est partout ; des tendances sceptiques se drapent de la forme narrative ; elles éclatent dans des essais ; elles colorent notre philosophie physique ; elles se mêlent à notre théologie courante même. »

Le 21 décembre 1872 encore, le premier ministre Gladstone disait dans un discours à l'université de Liverpool : « Dans une occasion comme celle-ci, j'aurais désiré, mes jeunes amis, ne pas m'arrêter d'une manière marquée sur les difficultés que vous aurez à rencontrer. Mais les circonstances du temps ne sont point ordinaires ; et l'une d'entre elles est si importante que la jeunesse ne peut longtemps jouir à son égard de son privilège d'ignorer le mal ; le mal est en même temps si formidable que la jeunesse a réellement besoin d'être prévenue du danger : je fais allusion à l'extraordinaire et vaniteuse manifestation dans notre temps, et spécialement dans l'année qui va finir, des formes les plus extrêmes d'incrédulité. »

Quelque mauvaise que fût la situation du christianisme traditionnel en Angleterre en 1863, elle est donc encore plus alarmante aujourd'hui. Et ce qui est vrai de l'Angleterre à

cet égard est plus ou moins vrai également de toutes les autres contrées chrétiennes de l'ancien monde.

Ceci nous amène à considérer un autre point d'une grande importance, savoir si cet ébranlement presque universel dans les autres pays chrétiens, touche à quelque dogme du christianisme suffisamment vital et fondamental, pour exciter l'alarme en Amérique, à supposer même qu'il en fût déjà à gagner du terrain chez nous. « Nous ne pouvons prévoir, dit le Rév. M. Froude, écrivain anglais, l'exacte influence des découvertes scientifiques sur la foi religieuse de l'avenir ; mais il est clair qu'une fois de plus les hommes vont être amenés face à face avec les plus profondes questions de croyance religieuse, et il est vraiment triste de constater l'absolue ignorance du public religieux et de ses guides quant à la vraie nature de la crise qui approche. Le fait que le dernier livre de Darwin (« la Descendance de l'homme ») est venu surprendre le monde religieux au milieu de vifs débats au sujet de rites et de rubriques, de questions ecclésiastiques et cérémonielles, donnait un triste augure du résultat de la bataille. » Et le duc de Somerset n'exagère pas quand il déclare que « les différences des sectes chrétiennes perdent leur importance en face des problèmes beaucoup plus graves qui attirent l'attention de la société cultivée. »

Prenons par exemple, pour commencer, l'état actuel des sentiments et des convictions dans l'ancien monde quant à la Bible. « L'ancienne réformation, dit Strauss, avait un avantage en ceci que ce qui semblait alors intolérable appartenait entièrement aux doctrines et pratiques de l'église, tandis que la Bible et une discipline ecclésiastique simplifiée suivant ses préceptes, offrait une compensation qui paraissait suffisante. L'opération de trier et de séparer était aisée ; et la Bible, continuant à être un trésor incontesté de révélation et de salut pour le peuple, la crise quoique violente, n'était pas dangereuse. Maintenant, au contraire, ce qui restait alors comme l'appui des protestants, la Bible même, avec son histoire et ses enseignements, est mise en question ; le triage doit maintenant être appliqué aux propres pages de l'histoire.

Ce n'est pas tout : il n'y a pas bien longtemps, les amis de Christ, à Brème, sentirent le devoir de faire des efforts spéciaux pour « éveiller ou affermir par le moyen de séances scientifiques populaires une plus large conviction de la vérité de l'ancienne foi à la Bible. » Bien plus : « Il serait inutile de nier, observe le Rév. C.-A. Row, que des questions du plus profond intérêt ont été soulevées au sujet des deux Testaments ; il est impossible de refuser de les écouter, et tarder à le faire est dangereux pour la foi des multitudes. Plusieurs de ces questions sont de la plus sérieuse importance, et n'ont pas encore été l'objet d'une investigation complète, elles n'ont pas reçu une solution adéquate. Les multitudes sentent ces difficultés, et soupirent après leur solution. » « La vérité de l'histoire de l'évangile, dit Froude est maintenant (1863) plus généralement mise en doute en Europe que jamais depuis la conversion de Constantin. Tout homme habitué à penser qui a été élevé en chrétien, et désire rester un chrétien, mais qui connaît quelque peu ce qui se passe dans le monde, voudrait qu'on lui dît quelle preuve le Nouveau Testament peut invoquer en sa faveur. L'état de l'opinion prouve de lui-même que les arguments présentés jusqu'ici ne produisent aucune conviction. Toute autre histoire miraculeuse est discréditée comme légende, quelle que soit l'autorité sur laquelle elle semble reposer. Nous réclamons qu'on nous montre de bonnes raisons pour maintenir la grande exception..... Nous ne pouvons qu'espérer et prier que quelqu'un puisse nous donner une édition des évangiles dans laquelle les difficultés ne soient ni éludées avec une négligence commode, ni présentées avec une indifférence affectée. On annonce un commentaire de l'Ancien et du Nouveau Testament. Si ces difficultés sont traitées d'une manière honnête et avec succès, l'église peut recouvrer sa suprématie sur les intelligences du pays : sinon l'archevêque qui en a pris le commandement aura conduit le vaisseau directement sur les récifs. »

Depuis que Froude a écrit cela en 1863, l'Angleterre a pu profiter d'une partie du commentaire de Speaker, auquel il est fait allusion plus haut, et des divers autres ouvrages de valeur

sur la question biblique moderne. Mais, dit le duc de Somerset, en 1871 : « Les savants efforts pour dissiper l'obscurité ont accru le doute. » — « Avec un ardent désir d'arriver à quelque résultat satisfaisant, l'étudiant examine histoires du christianisme, introductions au Nouveau Testament, harmonies des évangiles, ouvrages d'apologétique, vies de Jésus, traités sur la nature et la personnalité de Christ et autres ouvrages dont le but est d'éclairer ce mystérieux sujet. Après tout son labeur, il s'aperçoit que l'histoire devient de moins en moins distincte, à mesure que l'investigation est plus profonde et plus rigoureuse. Chaque nouvelle publication prouve que son auteur estime les précédentes explications fausses ou insuffisantes ; et sa réfutation des solutions précédentes est ordinairement la partie la plus concluante de son ouvrage. L'étudiant est malgré lui forcé d'admettre que les matériaux pour une vie de Jésus digne de confiance, n'existent pas. » En d'autres termes, sur la question des Ecritures et même sur celle des évangiles eux-mêmes, les savants marquants en Europe sont aujourd'hui, et en nombre qui augmente constamment d'année en année, plus profondément plongés dans un doute sans espoir, dans le scepticisme. »

Et maintenant un dernier pas de plus : « De nouvelles hypothèses spécialement au sujet des trois premiers évangiles, dit Strauss, se succèdent avec tant de rapidité, et sont soutenues et attaquées avec tant d'acharnement, que nous oublions presque qu'il y a quelque chose d'autre à considérer ; et la controverse menace si bien d'être sans fin, que nous commençons à désespérer d'arriver jamais à une claire compréhension quant au problème capital. Il consiste en ceci : que dans la personne et les actes de Jésus on ne tolère aucun reste de supranaturalisme, rien qui puisse peser sur les âmes du poids d'une autorité arbitraire inscrutable. » C'est-à-dire, d'après l'aveu de Strauss, que les récentes attaques sur les Ecritures visent à travers les Ecritures elles-mêmes les miracles de Christ. Et non-seulement cela, mais ces attaques, même par rapport aux miracles de Christ, ont encore un but plus profond, celui de dépouiller le monde chrétien de la foi en Christ lui-même,

comme personne surhumaine, dans une relation d'autorité surhumaine et divine avec la vie présente et la destinée future des hommes. Et il est presque inutile d'ajouter que pour des foules immenses, spécialement en Europe, les miracles de Christ ne sont aujourd'hui que des additions mythiques à sa vie réelle ou de simples tours de thaumaturge, auxquels il s'est prêté plus ou moins, jusqu'à engager même sa responsabilité. Du reste c'est depuis longtemps un axiome des plus communs de la nouvelle théologie européenne que Jésus n'était qu'un simple homme.

Dans un article sur « les miracles de Christ considérés scientifiquement ¹ » nous relevions et corrigeons l'erreur très répandue de ceux qui supposent que les chefs du scepticisme moderne, tels que Strauss, Renan, Herbert Spencer, sont panthéistes, matérialistes ou athées. Mais qu'est le Dieu de Strauss? « A la place de Dieu, il nous offre, dit M. Gladstone, ce qu'il appelle le Tout ou Univers. Ce Tout ou Univers n'a, nous dit-il, ni conscience ni raison. Mais il a de l'ordre et des lois. Il le croit propre, par conséquent, à être l'objet d'une nouvelle, et vraie piété, qu'il réclame pour cet Univers, semblable à celle que les dévots de l'ancienne mode accordaient à leur Dieu. Si quelqu'un repousse cette doctrine, c'est pour la raison du Dr Strauss une absurdité et pour son sentiment un blasphème. » Quant au Dieu de M. Renan, il est, dit-il « l'éternel fondement, » « l'infini, » « la substance, » « l'absolu, » « l'idéal, » « ce qui subsiste, » « ce qui est. » C'est le père, dit-il, du sein duquel tout sort et au sein duquel tout retourne.... Est-il libre? Est-il conscient et absolu?.... On ne peut répondre ni *oui*, ni *non* à ces sortes de questions. Ces termes impliquent une illusion absolument incurable, la tendance à transporter à l'infini les conditions de notre existence finie. — Et le Dieu de Herbert Spencer, quel est-il? — « La cause inconnue, » « la réalité inconditionnelle, » « la persistance de la force, » « l'être absolu, » « la réalité dernière, » « l'incognoscible. »

Telles sont donc, pour ne pas nous appesantir davantage sur les détails, la gravité, l'importance vitale des points débattus

¹ *Scribner's Monthly*. Mars 1873.

entre les écoles sceptiques de l'Europe et la foi et le système traditionnels chrétiens. Toutes les questions concernant les formes et cérémonies purement extérieures du christianisme qui peuvent agiter ou même constituer une secte ou une église chrétienne, quoique vitales, sont comparativement insignifiantes. Les questions les plus considérables du christianisme, soit qu'elles soient encore débattues, soit qu'elles aient été tranchées à la réformation, ne doivent pas occuper notre esprit un seul instant à une époque aussi périlleuse pour la religion que la nôtre. Les Ecritures chrétiennes, les miracles chrétiens, le Christ chrétien, le Dieu chrétien, tout cela est maintenant cité en jugement à la barre de la pensée et de la culture modernes. Froude peut dire avec raison, au sujet des chrétiens en tous lieux « qu'il s'agit de la vie même de nos âmes dans les questions qui ont été soulevées. » Le Dr Uhlhorn peut ajouter que « le débat ne porte plus sur de simples questions, telles que de savoir si c'est telle ou telle conception du christianisme qui est la plus exacte, mais que l'existence même du christianisme est en cause. » Gladstone peut aller plus loin et déclarer que « ce n'est plus seulement l'église chrétienne, la sainte Ecriture ou le christianisme qui sont attaqués. On proclame hardiment l'intention de faire pour la racine comme pour les branches et de couper les liens qui, sous le nom toujours vénérable de religion, unissent l'homme au monde invisible et illuminent les luttes et les malheurs de la vie par l'espérance d'une patrie meilleure. »

Après avoir ainsi bien reconnu l'existence et le caractère fondamental de l'ébranlement religieux moderne en Europe, arrêtons-nous un instant plus spécialement sur son influence populaire et en réalité presque universelle. Ainsi Froude nous parlait d'un « doute général, » Liddon d'un « ébranlement très répandu » et l'évêque de Gloucester et Bristol du « scepticisme et de l'incrédulité de toutes les classes, » pendant que l'évêque de Winchester affirmait que le « doute est partout. » L'écossais Macpherson est plus direct et plus précis encore : « Ce débat au sujet du fondement de la foi religieuse n'est pas restreint, dit-il, comme c'était ordinairement le cas, à certains cercles

d'esprits spéculatifs.... La presse, dont l'influence est aujourd'hui si puissante, a entraîné riches et pauvres, instruits et ignorants dans ce grand conflit. » Le professeur Hurst observe au sujet de la *Vie de Jésus* de Strauss que, « ayant été reproduite en éditions à bon marché, elle fut lue par les étudiants dans chaque université et dans chaque gymnase, par les voyageurs sur les bateaux du Rhin ou dans les hôtels des montagnes et par mainte famille. Les écoliers mêmes, imitant l'exemple de leurs aînés, employaient leurs heures de loisir à cette lecture. Les plus obscurs journaux de province en contenaient de longs extraits, et rivalisaient entre eux pour la défense ou l'attaque de ses thèses. Passant les frontières allemandes, cet ouvrage fut publié complet ou abrégé dans toutes les principales langues d'Europe. La sage Ecosse elle-même, incapable d'échapper à la contagion, fit une édition populaire de « cette œuvre incendiaire. » On peut en dire autant de la *Vie de Jésus* de Renan, de l'*Ecce Homo* de Seeley, etc. Puis, comme le dit le Dr Uhlhorn, « le cercle dans lequel sont lus les livres qui attaquent le christianisme est comparativement restreint.... Mais le cercle où ces écrits ont au moins une influence indirecte est bien plus grand. Cette influence s'exerce par la presse périodique. Les journaux quotidiens et hebdomadaires, les revues mensuelles s'emparent du sujet comme actuel et communiquent, d'une manière brève et populaire, les prétendus résultats de ces écrits. De là naît une sorte d'opinion publique sur le sujet, et une certaine incertitude au moins sur la solidité des fondements du christianisme acquiert une large influence. M. de Pressensé fait observer que la forme de scepticisme qui se développe est dans l'air même que nous respirons, que les publications les plus légères lui servent d'auxiliaires, que nouvelles et journaux rivalisent en cela; de courts articles de revues habiles à donner grâce et piquant à la science, la présentent avec des arguments qui ont l'air fort. Un pareil état de chose est critique et mérite sérieuse considération. Si ceux qui sont convaincus de la divinité du christianisme s'endorment dans une fausse et fatale sécurité, ils doivent se préparer, dit-il, à payer cher leur paresse, aussi bien que l'église et que

l'humanité, qui ont réciproquement besoin l'une de l'autre ; on n'entendra plus que la voix du scepticisme et les désastreuses assertions de l'incrédulité passeront pour des axiomes. Le temps est arrivé de le dire maintenant : en Amérique aussi, ceux qui sont convaincus de la divinité du christianisme ne doivent pas se faire illusion comme si cet état critique des choses n'appelait la sérieuse attention que de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France. Comme le remarquait déjà en 1865 le professeur Hurst : « Il y eut un temps où le rationalisme n'intéressait l'église protestante qu'en Allemagne. Mais ce jour est passé maintenant ; il a pris une importance qui ne saurait être méconnue par des pasteurs américains. »

Déjà en 1865 le professeur Fisher déclarait que « plus d'un savant chrétien se faisait illusion sur la force comparative du parti incrédule. Ils ne prennent pas garde à la forme plus subtile que le scepticisme a revêtue. Ils ne s'aperçoivent pas qu'il nous entoure comme une atmosphère. Ils ne se doutent pas avec quelle profusion les semences d'incrédulité sont répandues par des livres et des journaux qui trouvent le meilleur accueil même dans des familles chrétiennes. Ils ne saisissent pas l'importance du fait qu'un si grand nombre de guides de l'opinion sont, pour ce qui ne concerne pas proprement la religion, partisans de l'école sceptique ou pour le moins en exposent les idées. »

Depuis 1865, toutes les plus profondes et savantes formes de l'incrédulité européenne ont passé sur nos côtes par un millier de canaux divers : livres, journaux, orateurs, rapports internationaux, etc., etc., on peut presque le dire, avec l'arrivée de chaque navire. Le vrai point de vue cependant pour juger notre position relativement au scepticisme moderne de l'Europe n'est pas de considérer ce qui concerne son état actuel ici, mais le degré de préparation du peuple en vue de ses rapides progrès futurs dans notre pays. Le professeur Tyndall disait dans son banquet d'adieu : « L'intérêt montré en faveur de mes conférences ne peut avoir été l'œuvre d'un moment. Toute manifestation pareille de sympathie publique doit avoir son prélude, durant lequel les esprits se préparent. Alors, au mo-

ment marqué, arrive quelqu'un qui, par hasard, touche un ressort qui permet à une tendance de se traduire en faits, à ce qui n'était que virtuel de devenir actuel. L'intérêt manifesté a été en réalité l'œuvre des années.... Le terrain a été préparé et la bonne semence répandue longtemps avant que je vinsse chez vous. » On se souviendra cependant que Tyndall ne vint pas chez nous simplement en physicien, mais en physicien qui avait déjà pris auparavant une position bien décidément anti-chrétienne sur beaucoup de questions vitales en religion. Le *Popular Science Monthly* nous rappelle entre autres que « juste au moment de partir Tyndall s'était exposé à la réprobation d'une grande partie du public en consentant à recommander le traité du Dr Thompson qui proposait le fameux « jaugeage des prières¹. » Il devint ainsi l'objet de vives attaques du monde religieux, et l'opposition qui s'éleva contre lui fut telle qu'on supposa que cet acte lui coûterait ses auditoires américains. » Bien plus, durant le cours même de ses conférences ici, le professeur Tyndall ne s'est pas donné la moindre peine pour déguiser ses doctrines anti-chrétiennes. Au contraire, presque dans ses premières phrases d'ouverture il proclama que : « Toutes les notions humaines de la nature ont quelque fondement dans l'expérience de l'homme. La notion de volonté personnelle dans la nature a également cette base. Dans la fureur et le calme des phénomènes naturels le sauvage voyait la reproduction des changements de sa propre humeur et, en conséquence attribuait ces phénomènes à des êtres de mêmes passions que lui, mais infiniment supérieurs à lui en pouvoir. » Ici l'un de nos principaux journaux religieux, le *Christian Intelligencer* s'écrie avec une sorte de sainte horreur : « Voici deux phrases, dans une leçon sur la lumière, qui ruinent pour nous de fond en comble toute la foi biblique en un premier homme innocent, en un monothéisme primitif, en une révélation primitive d'un Dieu personnel. » Pendant ce temps et par-dessus tout cela, le professeur se permit de prendre part à un débat religieux du moment, surtout avec les presbytériens, et

¹ On aurait prié pour des malades de certains hôpitaux et les médecins auraient apprécié les résultats obtenus.

d'une façon personnelle avec le rév. Dr Hall ¹. Et pour combler la mesure, il fit insérer dans un journal scientifique et populaire d'Amérique, *Popular Science Monthly*, sa dissertation sur « La science et la religion, » où il réplique avec assez de violence à ceux qui l'ont vivement attaqué. Le point débattu était la portée médicale de la prière. La valeur et les défauts des opinions religieuses particulières du professeur Tyndall, comme physicien, ne rentrent pas dans le cadre de nos recherches actuelles. Tout ce que nous désirons dire c'est d'abord qu'au moins une partie de ses opinions religieuses comme physicien sont radicalement hostiles et subversives pour toute conception chrétienne courante du point spécial en question; secondement que lorsqu'il vint chez nous ces vues anti-chrétiennes préoccupaient notre public et, dans l'exemple actuel, formaient même l'objet d'une controverse religieuse. Troisièmement que ses partisans eux-mêmes craignaient avant son arrivée que ce fait lui « coûtât ses auditoires américains; » quatrièmement que pendant son séjour ici, il ne prit point la peine d'éviter les conséquences logiques de ses doctrines anti-chrétiennes, mais qu'il les lança à la tête des chrétiens comme un étendard de combat; et cinquièmement que malgré toutes ces considérations, *jamais on ne vit à New-York*, comme le dit avec vérité la revue populaire déjà citée, *d'assemblées pareilles à celles qui acclamèrent le professeur Tyndall et le suivirent durant tout son cours avec un enthousiasme soutenu*. Sans doute un journal (*The Galaxy*) a parfaitement raison de nous signaler comme explication partielle de ces succès d'une part « l'intérêt croissant pour les sujets généraux de science » et d'autre part le fait que « l'on connaissait le professeur Tyndall pour un homme

¹ Depuis la préparation de ces lignes, le *Pop. Science Monthly* a publié une note du professeur Tyndall, dans laquelle il repousse avec indignation l'accusation d'avoir dans ses conférences « attaqué la foi chrétienne et une grande partie de ses professants. » Cela prouve sans doute que le professeur Tyndall *n'a pas eu l'intention* de le faire, mais il reste certain qu'il fut généralement *supposé* avoir fait cette attaque. Et vu cette circonstance, les ovations populaires qu'il a reçues dans tant de nos principaux centres intellectuels ont une grande signification dans le sens que nous indiquons.

de premier rang parmi les savants, un homme de génie dans l'art d'exposer, un vrai poète de la nature. » Mais à côté de cela et de toute considération du même genre, le triomphe de Tyndall n'en conserve pas moins une portée religieuse qui donne à réfléchir. Ainsi, considérant la chose à ce point de vue, la *Revue scientifique populaire* se félicite non-seulement de ce que « le sentiment qui s'était élevé contre le professeur Tyndall juste avant son départ à l'occasion du jaugeage des prières ne lui a pas coûté ses auditoires américains, » mais elle ajoute encore : « Il y a vingt-cinq ans il n'en aurait pas été ainsi, mais telle a été la victoire gagnée sur le préjugé par la largeur des idées, que les auditoires du professeur Tyndall ont, dans toutes les villes où il a parlé, débordé de gens prêts à accepter la science pour ses mérites propres, sans la mêler avec des questions théologiques. »

Pour avouer donc la simple vérité on peut bien dire que ce n'était pas seulement pour le professeur Tyndall comme physicien, mais aussi pour lui comme physicien anti-chrétien que « le terrain avait été préparé et la bonne semence répandue dès longtemps » au milieu de nous. Dans ce sens aussi il n'a eu qu'à apparaître « comme par hasard » sur la scène « au moment marqué, » qu'à toucher un ressort qui a permis à ce qui n'était que tendance de se traduire en faits, de sorte que le sentiment public, passant du virtuel à l'actuel, le professeur a été reçu partout avec une sorte d'ovation populaire. Ce n'est pas à dire que tous, ou même la majorité de ceux par qui il a été ainsi reçu partout, fussent ses partisans religieux. Mais ces partisans ont été partout suffisamment nombreux, sympathiques et puissants pour donner le ton aux multitudes se groupant autour de Tyndall qui en était le centre scientifique et anti-chrétien. Et s'il en eût été autrement, dans quel but aurait-on répandu largement depuis quelques années parmi nos masses qui lisent et qui pensent, non-seulement les ouvrages du professeur Tyndall, mais aussi ceux de Darwin, Huxley, Herbert Spencer ? Ces semences ne doivent-elles jamais produire leur fruit dans notre vie religieuse aussi bien qu'intellectuelle ? Gardons-nous de le penser !

Puisque nous commençons à regarder la vérité en face, allons jusqu'au bout, et reconnaissons que les apôtres de la science en question se sont positivement emparés de nous, public américain qui lit et pense, pour nous procurer une forme de religion supérieure au christianisme, et qu'ils ont en outre la patience d'attendre que nous soyons suffisamment et scientifiquement préparés pour son acceptation. Ainsi, si nous en sommes venus à hésiter entre le Dieu personnel du chrétien et le Pouvoir inscrutable de Herbert Spencer, nous sommes mis en garde par le révélateur de ce dernier de « ne pas croire qu'il s'agisse d'un choix entre la personnalité et quelque chose d'inférieur à la personnalité, mais bien d'un choix entre la personnalité et quelque chose de supérieur. »

En même temps on nous concède, à nous penseurs chrétiens arriérés, que l'ancienne foi « est, dans un sens, la meilleure, — la meilleure pour ceux qui y tiennent, quoique non-absolument la meilleure. » « D'une façon générale, continue Spencer, la religion courante à chaque âge et dans chaque peuple a été une approximation de la vérité autant que cela était possible dans ce temps et dans ce pays-là... A chaque âge de l'évolution, les hommes sont obligés de penser dans les limites des pensées qu'ils possèdent... Et à l'heure qu'il est le refus d'abandonner une notion relativement concrète (le Dieu personnel de Christ et des chrétiens) pour une relativement abstraite (le Dieu inconnaissable de Spencer) implique l'incapacité de concevoir celle-ci, et prouve que le changement serait prématuré et dangereux... Peu de personnes, si même il y en a, sont aujourd'hui entièrement aptes à se passer des conceptions courantes. »

Par conséquent le Dieu chrétien « qui est relativement le meilleur » doit pour le présent servir à nous, la masse, mais le Dieu de la spéculation scientifique « qui est absolument le meilleur » est néanmoins certain d'avoir sa revanche complète dans la suite, c'est-à-dire à mesure que l'un après l'autre ses adorateurs parvenus à maturité se développeront scientifiquement dans les âges futurs. Ce ne sont point là des balivernes; Herbert Spencer n'est pas seulement un des plus puissants chefs de la pensée scientifique moderne en Europe. Il est actuellement assez puis-

sant en Amérique, non-seulement pour que ses importants ouvrages aient un cercle toujours croissant de lecteurs cultivés, mais encore pour avoir un organe mensuel considérable qui a réellement eu un grand succès. Au moins à son origine première, ce journal a été plus spécialement destiné à répandre et à défendre son système anti-chrétien de philosophie dans nos maisons chrétiennes. Ce n'est pas tout; pendant des mois entiers, le prof. Fiske de Harvard, ardent disciple de Spencer et en même temps l'un des hommes les plus distingués, des mieux doués et des plus droits parmi nous, a eu à sa disposition presque sans limites les colonnes de l'un des principaux journaux de New-York, pour y présenter dans une série d'articles tout à fait soignés ses vues sur la philosophie cosmique. Mais à la base de ces discussions sur la cosmologie par le prof. Fiske, voici les vues sur Dieu qui sont hardiment proclamées: « Dans la leçon précédente nous avons, dit-il, étudié la supériorité de la doctrine de l'évolution sur l'hypothèse théiste (par exemple le christianisme) d'un Dieu personnel, existant en dehors du monde des phénomènes et agissant sur lui par le moyen des attributs quasi-humains de l'intelligence et de la volonté... Nous sommes arrivé à la conclusion qu'elle n'est en aucune façon en état de survivre à l'établissement d'une philosophie cosmique basée sur la loi d'évolution... Du point de vue purement scientifique, l'hypothèse d'un Dieu anthropomorphe (par exemple le Dieu chrétien) apparaît non-seulement comme anti-philosophique, mais encore comme irrégieuse ou au moins grossièrement religieuse. Combinant donc les résultats, nous obtenons la formule suivante: *Il existe un POUVOIR, auquel on ne peut assigner aucune limite ni dans le temps ni dans l'espace, dont tous les phénomènes présentés à la conscience, sont des manifestations, mais que nous ne pouvons connaître que par ces manifestations.* » Quelle est cette merveilleuse puissance? continue le prof. Fiske: « Devons-nous l'appeler gravitation, ou chaleur, ou lumière, ou vie, ou pensée, ou unissant le tout dans une épithète synthétique, le nommer: force? Nous aussi comme l'ancien Israélite, ne pouvons prononcer le nom de Jéhovah. Le philosophe scientifique ne con-

naît réellement rien de la divinité, si ce n'est son omnipotence, comme le Pouvoir dont le monde toujours changeant des phénomènes est une manifestation multiforme. » Cette philosophie soigneusement distinguée « du positivisme, de l'athéisme et du panthéisme, du matérialisme, et de l'idéalisme, » et convenablement étayée par un vaste échafaudage de raisonnements profonds, constitue cette « phase de théisme si supérieure à la phase courante (chrétienne) que pour cette raison, nous (philosophes cosmiques) ne pouvons pas sans risque d'ambiguïté lui donner le même nom. » C'est cette phase de théisme radicalement anti-chrétien, disons-nous, que, grâce essentiellement à H. Spencer, le prof. Fiske a hardiment placée à la base de ses leçons sur la cosmologie lues d'abord dans l'université de Harvard, puis publiées pour le grand public dans le *World* de New-York du 1^{er} mai au 1^{er} septembre 1871. Et non-seulement ces leçons parurent ainsi en quelque sorte comme un feuilleton à sensation : plusieurs les ont lues, plusieurs sans doute les ont presque dévorées, si l'auteur de cet article en juge par le fait que, peu de temps après leur publication, il lui fut impossible de retrouver le moindre vestige de ces numéros au bureau du *World*. N'est-ce pas là la preuve que nous sommes bien au delà d'un simple état de préparation pour la réception populaire dans nos masses de lecteurs des points les plus fondamentaux et les plus vitaux de la pensée anti-chrétienne européenne ?

Si maintenant nous examinons un instant cette question vitale du point de vue bien moins important des idées chrétiennes sur l'Écriture, nous arriverons précisément au même résultat que tout à l'heure du point de vue des idées chrétiennes sur Dieu. Par exemple : « La valeur historique que j'attribue aux évangiles, dit Renan, est maintenant bien comprise, je pense. Ce ne sont ni des biographies à la manière de Suétone, ni des légendes fictives comme celles de Philostrate ; ce sont des biographies légendaires. Je les comparerais aux légendes des saints... ou autres ouvrages du même genre. » M. Renan cependant ne fait pas le moindre effort pour démontrer son droit à traiter ainsi les évangiles dans sa *Vie de Jésus* comme

de pures biographies légendaires. Au contraire, il annonce simplement d'une manière générale qu'il n'a pas l'habitude de refaire ce qui a été fait et bien fait et que la critique de détail des textes des évangiles, en particulier, a été faite par Strauss d'une manière qui laisse peu à désirer; puis, ayant donné son opinion personnelle que les évangiles ne sont que des légendes il passe à sa discussion formelle de la vie de Jésus. Eh bien, construite sur cette base, sur la supposition non prouvée que les évangiles ne sont que des biographies légendaires, la *Vie de Jésus* de M. Renan a trouvé, d'après le prof. Schaff, une « circulation sans pareille, » non-seulement sur le continent européen, et en Angleterre, mais aussi en Amérique.

L'Ecce Homo est un autre ouvrage en vue. Dans ce volume extrêmement remarquable, mais aussi tout à fait anti-chrétien, le professeur Seeley met simplement les évangélistes au rang de « la meilleure classe de témoins historiques, dont la véracité a été fortement suspectée par les critiques, soit à cause des divergences internes, soit à cause d'inprobabilités intrinsèques de leur récit, » et il adopte la règle de ne jamais s'en référer « au quatrième évangile, » sauf uniquement « comme confirmation d'assertions qui se trouvent dans les autres évangiles. » Et pourtant cet ouvrage a déjà atteint dans les Etats-Unis une vente d'au moins trente mille exemplaires, seulement par le moyen des libraires américains. Ceci montre que les volumes dont il s'agit, à la base desquels les vues les plus anti-chrétiennes sur l'Ecriture sont adoptées presque comme un axiome, passent aussi couramment, et aussi tranquillement dans la circulation générale parmi nos masses, que ces autres volumes qui, sans avancer davantage de preuves, professent que la Bible est *verbatim et litteratim* la parole même de Dieu.

Que l'on considère donc la préparation très générale de nos masses qui pensent et lisent pour la réception plus ou moins entière des formes fondamentales de la pensée anti-chrétienne de l'ancien monde, et que l'on considère les progrès populaires qu'ont déjà fait ces pensées parmi nos masses, tout chrétien qui s'intéresse quelque peu à ce que les vues chrétiennes sur l'Ecriture, sur les miracles, sur Christ, sur

Dieu, survivent dans la future lutte pour l'existence, dans les esprits de toutes ces masses, tout chrétien, disons-nous, a de quoi s'alarmer. En effet non-seulement le public pensant de l'Amérique est prêt à prendre feu sur toutes ces questions et sur toutes les autres questions chrétiennes vitales, mais Strauss, Renan, Darwin, Huxley, Tyndall, H. Spencer, et d'autres, en personne ou par leurs disciples, ou bien par leurs ouvrages, conférences, essais, poèmes, romans même, s'insinuent dans ce public et ne cessent de souffler le feu avec la plus grande ardeur. Le feu y est donc : oui, les flammes ont déjà relui en tous lieux et se répandent maintenant partout. Si les chrétiens américains, si les avocats et hommes d'état, les hommes de lettres et autres laïques chrétiens de l'Amérique qui peuvent guider l'esprit public, et le clergé chrétien d'Amérique aussi, ne veulent pas en être dans dix ans au point où en sont ces mêmes classes de chrétiens en Europe, courant çà et là en se tordant les mains et se déchirant le cœur à la vue de l'extension terrible de cette désolation qui nous menace déjà, et cherchant presque affolés à sauver la foi et le système chrétiens d'une ruine et d'une destruction plus complètes, il faut que quelque chose soit fait par tous ces amis de Christ au milieu de nous, et cela avec intelligence, promptement et efficacement.

II. Que peuvent faire nos théologiens ?

Pour prendre une attitude intelligente à l'égard du scepticisme moderne, le clergé américain devrait avant tout éviter avec le plus grand soin toutes ces désastreuses illusions où tombèrent au point de départ, on n'en peut douter, presque tous les clergés d'Europe. Par exemple Froude dit en 1863 : « Les prélats instruits parlent de présomption de la raison humaine : ils nous disent que les doutes naissent de la conscience pécheresse, et de l'orgueil du cœur irrégénéré. » « Ils traitent les difficultés intellectuelles comme si elles méritaient plutôt d'être condamnées et punies que considérées et pesées. » « Et ils affectent en conséquence de mettre au rang de ridicule

folie tout ce qui les trouble ou leur déplaît. » Mais ces chrétiens pensants et cultivés qui dans toute l'Europe, déjà en 1863, avaient été plus ou moins ébranlés dans leur foi religieuse par les principaux sceptiques modernes, n'étaient point d'humeur à suivre un pareil traitement. « Plus le clergé leur dit, comme Froude, que le salut de leurs âmes dépend de la rectitude de leurs opinions, moins ils (les laïques) osent fermer les yeux aux questions qui sont posées sur un ton de plus en plus élevé. » « Le temps de la répression est passé..., et le seul remède est une investigation profonde et loyale. » « Les théologiens conservateurs en Angleterre ont poussé le silence jusqu'à l'imprudence. »

Forcé ainsi de reconnaître en quelque manière « les perplexités sincères d'esprits honnêtes » qui prévalent maintenant partout au milieu des chrétiens au sujet de plusieurs des traits les plus fondamentaux du christianisme, le clergé anglais commit une autre bévue, en proclamant que tout ce soi-disant scepticisme moderne n'était qu'une résurrection, sous une forme légèrement différente, des idées mortes et enterrées du passé, si fertile en hérésies. « L'archevêque de Cantorbery, dit encore Froude, nous renvoie à Usher comme à notre guide..... Les objections de la génération actuelle d'infidèles sont, dit-il, les mêmes qui ont été réfutées maintes et maintes fois, et telles qu'un enfant peut y répondre. » « Les autorités ecclésiastiques persistent à refuser de regarder en face les difficultés; elles prescrivent pour les troubles spirituels les doses déjà fixées par Paley et par Pearson. Mais cela ne réussira pas. Leurs élèves grandissent et luttent pour eux-mêmes sans l'aide de ceux qui auraient dû être leurs avocats et qui ne l'ont pas pu ou pas voulu; quant à l'amertume de ces conflits qui chez la plupart d'entre eux aboutissent à un doute qui brise le cœur ou à une insouciance indifférente, ces choses ne sont que trop connues de quiconque s'intéresse à ce sujet. » La vérité est que bien loin de n'être qu'une résurrection sous une forme légèrement changée du passé, le scepticisme moderne est d'une façon éminente une affaire du moment présent en opposition au passé. Même dans quelques-unes de ses

plus anciennes formes, ainsi tel qu'il se présente dans la première *Vie de Jésus*, de Strauss, le scepticisme moderne n'a pas quarante ans ; et ce n'est que l'année passée que le vieux Strauss lui-même a donné au monde chrétien dans *l'Ancienne et la nouvelle foi*, l'expression définitive de son système religieux. Le darwinisme n'a pas encore dépassé la première et bouillante période de controverse avec le christianisme ; et ce ne sera peut-être pas avant la génération suivante que l'on pourra en comprendre entièrement les conclusions finales, spécialement quant aux vues chrétiennes sur l'Écriture.

La *Vie de Jésus* de Renan, malgré sa circulation universelle et les nombreux comptes rendus qu'on en a écrits, est tellement en avance sur son époque qu'un bien petit nombre de personnes, peut-être, ont seulement soupçonné déjà quelles terribles questions sur Christ et le christianisme elle soulève, et que nos successeurs les penseurs religieux qui nous suivront auront à résoudre à leur aise.

Ecce Homo nous présente une autre forme de spéculation anti-chrétienne, mais si peu reconnue pour anti-chrétienne que nous en sommes à douter réellement si le clergé chrétien a bien cessé de le proclamer du haut de la chaire comme un meilleur exposé que nos évangiles, ou les critiques chrétiens de le louer comme une contribution vraiment chrétienne à notre littérature scientifique moderne. H. Spencer et ses disciples aussi envahissent aujourd'hui les presses d'Europe et d'Amérique avec le développement graduel de ce système entièrement anti-chrétien. Bref, ceux qui ne veulent voir dans le scepticisme moderne qu'une résurrection du passé devraient appeler aussi un chemin de fer une diligence ressuscitée, le télégraphe un postillon transformé. Ce n'est pas assez dire : comme on le reconnaîtra de plus en plus, on pourrait tout aussi bien administrer les « doses consacrées de Paley et de Pearson, » et d'autres apologistes dépassés, à un poteau qu'à un homme quelconque qui a une fois, sérieusement et honnêtement, été atteint par les profonds doutes religieux particuliers à notre époque.

Mais le clergé anglais ne commença pas plus tôt à se douter

obscurément de ce fait, qu'il commit une autre bétise. Si les doses prescrites de Paley et de Pearson ne suffisent pas, semblent-ils s'être dit, un plus grand usage de la confession de foi et du catéchisme fera sans doute l'affaire. Mais quel fut le résultat ? « Pendant que notre clergé, dit le duc de Somerset, insiste sur la dogmatique, le scepticisme pénètre toute l'atmosphère intellectuelle, dirige les sociétés les plus instruites, inspire la littérature religieuse du jour, et monte même dans les chaires de l'église. » La citation que nous avons donnée ci-dessus de l'archevêque de Cantorbury renferme une erreur analogue : il suppose implicitement qu'il y a une sorte de force logique mystérieuse, une espèce de talisman contre les enseignements religieux des sceptiques modernes, dans la seule affirmation qu'ils ne sont que « la génération présente d'incrédules. » Il fut un temps, en effet, où, dans toute la chrétienté, on se croyait dispensé de réfuter une opinion dès qu'on l'avait déclarée hérétique, et de répondre à un ouvrage en déclarant son auteur incrédule. Mais ces jours sont passés. « Le scepticisme, dit le duc de Somerset, a pris droit de bourgeoisie dans la société moderne et ne sera pas repoussé par des dénonciations contre l'incrédulité ou par les lamentations d'une piété sentimentale. » Le professeur Seeley nous informe qu'étant « mécontent des conceptions courantes sur Christ, il se sentit obligé de considérer à nouveau le sujet entier, et d'accepter sur lui, non pas les conclusions que les docteurs de l'église ou même les apôtres ont marquées de leur autorité, mais celles que les faits eux-mêmes, examinés avec critique, paraissent garantir. » En d'autres termes, ceux qui sont troublés dans leur foi religieuse ne se préoccupent plus de savoir si une opinion est orthodoxe ou non. Ces expressions impliquent que l'opinion a été certifiée par quelque norme religieuse, telle qu'une confession de foi donnée, un catéchisme ou un livre sacré. Mais ce que ces hommes ont maintenant besoin de connaître ce n'est pas ce qu'une confession de foi, un catéchisme, ou même la Bible enseigne, mais simplement ce qui est vrai. Dire à ces hommes ce que « les docteurs de l'église ou même les apôtres ont scellé de leur autorité » ne sert de rien en soi-même. Leur dire ce

que la Bible même a dit au sujet d'une question controversée ne sert en soi-même de rien non plus. Car, pour laisser de côté la question de l'Ancien Testament et des épîtres du Nouveau, Froude nous dit franchement, dans le passage cité plus haut, que « la vérité de l'histoire évangélique est maintenant plus universellement mise en doute en Europe que jamais depuis la conversion de Constantin. » Et il n'est pas douteux qu'il en soit ainsi, non-seulement en Europe, mais dans tout le monde chrétien. C'est-à-dire qu'il n'y a plus aujourd'hui, pour les esprits de tous ces hommes si profondément et désespérément plongés dans le doute et l'incrédulité au sujet de la foi et du système chrétien, aucune norme fixe qui puisse leur garantir la vérité ou la fausseté d'une idée donnée. Si les évangiles eux-mêmes leur dénoncent telle vue donnée comme hérétique ou fausse, les évangiles doivent se souvenir que leur propre véracité est dans ce moment mise en question par ces mêmes hommes.

En entreprenant d'agir d'une manière intelligente à l'égard des doutes religieux profonds élevés maintenant dans des multitudes d'esprits chrétiens par les chefs du scepticisme moderne, le clergé américain, évitant quelques-unes des premières et des plus désastreuses erreurs commises par presque tout le clergé européen, se souviendra que ces doutes ne peuvent point être repoussés comme puérils ou futiles, ni être attribués à la présomption de la raison humaine, à la conscience pécheresse ou à l'orgueil du cœur irrégénéré, mais doivent, au contraire, être promptement reconnus comme de très sérieuses et loyales difficultés intellectuelles surgies dans l'esprit de profonds penseurs. Ces doutes doivent donc être pris en considération et pesés. Qu'on se garde de dénoncer contre eux des châtiments ou de les traiter de ridicule folie. Il ne faut pas non plus se figurer qu'ils rentrent uniquement dans des objections contre le christianisme « qui ont déjà été réfutées plus d'une fois et auxquelles un enfant pourrait répondre. » Le fait est que plusieurs de ces objections sont à peine bien comprises d'un théologien sur mille, et que chacune d'elles procède des penseurs les plus profonds et des savants

les plus accomplis. Et pendant qu'on s'aperçoit de plus en plus combien il est impossible que des âmes rendues malades par ces doutes et ces craintes religieuses modernes, soient guéries de leur mal spirituel par « les doses prescrites de Paley et de Pearson, » et d'autres apologistes démodés, on ne doit pas oublier d'autre part que, eût-on épuisé pour ces âmes toute la pharmacopée de la dogmatique, leur cas en sera tout aussi mauvais, si ce n'est pire que jamais. Ce que ces pauvres âmes réclament n'est pas qu'on leur dise simplement ou même qu'on leur démontre que telle ou telle opinion est hérétique ou orthodoxe : ce qu'elles désirent seulement savoir est si elle est vraie ou fausse. Et, pour déterminer cette question, il est parfaitement inutile de les renvoyer à la confession de foi, ou au catéchisme, ou même aux Ecritures, comme à un témoin ou à une norme. Toutes les normes, tous les témoins religieux existant dans la chrétienté sont aujourd'hui, sans exception, mis en question aussi, pour savoir si eux-mêmes sont vrais ou faux.

Mais, outre les précautions à prendre pour éviter les bévues du clergé européen, il faut encore une préparation positive avant qu'aucun théologien de la vieille école, ou élevé sous l'influence de l'ancienne théologie, puisse lutter un seul instant, avec intelligence ou succès, avec les nouvelles écoles de pensée anti-chrétienne. Le clergé européen semble être parti de la supposition qu'il pourrait en un instant étouffer l'influence sur les chrétiens de cette « génération présente d'incrédules. » Telle fut justement, sans aucun doute, la source principale, le point de départ de toutes les bévues passées, et non-seulement de celles que nous avons citées, mais de bien d'autres encore. « Ils ne vont pas, dit Froude, au-devant des difficultés réelles : ils les méconnaissent, les défigurent ; ils chantent victoire sur des adversaires avec lesquels ils n'ont jamais croisé le fer, et courent aux conclusions avec une presse qui ne peut que faire sourire. » « Nous nous apercevons seulement, quand nous en venons à leurs écrits, que leurs promesses si hautement exprimées n'aboutissent à rien, que leur principal objet est d'éviter le terrain difficile, et que les points

où nous réclamons à plus grands cris satisfaction sont passés sous silence ou réfutés par d'impuissants lieux-communs. » Mais comment cela ? Assurément ce n'est pas que le clergé anglais ait eu la moindre idée de s'être rendu maître du scepticisme moderne, même aux yeux des chrétiens intelligents, après ce simple procédé, aussi absurde que superficiel. Simplement, il n'a pas su ce qu'il avait à faire ou comment il avait à le faire. Nés et élevés comme ils l'avaient été, enrôlés, formés, disciplinés, équipés, comme ils l'avaient été, pour une tout autre sorte de guerre, que pouvaient-ils faire ? Prêts à marcher, c'est-à-dire à choquer leur solide armure pour la millièame fois contre des os secs, dans la grande vallée des hérésies passées et anathématisées, ils ne pouvaient guère lutter qu'en désordre lorsqu'ils se trouvèrent subitement appelés à tenir tête aux écoles de pensée anti-chrétienne, bien vivantes en chair et en os. Le résultat fut, comme l'observe Froude, qu'ils « ne résolurent pas la moindre difficulté, et ne convainquirent personne qui ne fût déjà convaincu. » Ainsi, le clergé américain désire-t-il ne pas répéter simplement ce *faux pas* qu'a fait le clergé anglais dans son opposition aux sceptiques modernes, il ne doit pas alors leur résister sans s'y être préparé d'une façon spéciale.

La première chose à faire est de considérer et d'étudier dans tous leurs traits essentiels ces ennemis du Christ, en Europe, afin qu'on puisse toujours les reconnaître exactement et sans erreur lorsqu'on les rencontrera, et cela sous quelque déguisement américain qu'ils puissent revêtir. Nous ne voulons pas dire qu'il n'existe pas parmi nous des formes purement indigènes de scepticisme, ou que ces formes ne réclament pas de nous une attention spéciale, intelligente et prompte. Mais ce que nous voulons relever ici c'est que les formes réellement indigènes de scepticisme qui existent aujourd'hui chez nous ne sont pas les formes européennes. De là résulte que si quelque ecclésiastique américain a l'intention de combattre spécialement ces dernières formes, et ne veut pas se trouver en même temps plus ou moins engagé dans la lutte contre une centaine d'autres formes, il doit examiner et étudier à fond les formes

européennes elles-mêmes, jusqu'à ce qu'il ne lui soit plus possible de manquer son homme jamais, nulle part, et sous quelque déguisement américain qu'il le rencontre sur le champ de bataille. Que l'on compare, par exemple, les conférences données à Boston en 1870 et 1871, par quelques-uns des ecclésiastiques les plus éminents de la Nouvelle-Angleterre, sur le christianisme et le scepticisme, avec celles données par le président Mac-Cosh à New-York, en 1870, sur le christianisme et le positivisme. On verra que les premières forment une sorte de batterie générale, et presque confusément déchargée contre toutes sortes de scepticismes existant maintenant parmi nous, étrangers, indigènes et mixtes, avec quelques coups épars pour ces autres espèces de doutes qui n'existent plus chez nous, mais sont dès longtemps morts, ici comme partout, chez les esprits qui vivent et qui pensent. Les conférences du président Mac-Cosh, au contraire, sont dirigées d'une manière beaucoup plus spéciale contre quelques-unes des formes les plus remarquables et les plus importantes de la pensée anti-chrétienne. A part quelques coups spécialement à l'adresse des habitants de Boston, presque toute son attaque est dirigée avec persévérance uniquement contre les principaux sceptiques d'Europe.

Mais, pour quiconque entreprend d'une manière vraiment digne de se mettre à même de connaître exactement et de combattre les principaux écrivains anti-chrétiens d'outre-mer, il ne s'agit pas de tolérer un instant la folle idée qu'il n'y ait là qu'un jeu d'enfants. Ecoutez, au contraire, le récit que Renan donne de la préparation de sa *Vie de Jésus*. Il nous dit avoir réfléchi jour et nuit à ces questions, n'avoir négligé parmi les anciennes autorités aucune source d'information. A la lecture du texte, il a pu ajouter une fraîche source de lumière, l'examen des lieux où se sont passés les événements. Depuis son retour, il a travaillé incessamment avec cinq ou six volumes autour de lui, pour vérifier et corroborer en détail l'esquisse écrite par lui à la hâte dans une hutte de Maronites. Plus tard, il remarque que, pendant les quatre ans qui ont suivi la première publication de son ouvrage, il a constamment travaillé à l'améliorer. Le nombre des critiques qui lui ont été faites lui ont en un sens

facilité la tâche. Il dit avoir lu toutes celles qui avaient la moindre importance, et croit pouvoir affirmer en conscience qu'en aucun cas, les outrages et les calomnies qui pouvaient y être mêlés n'ont pu l'empêcher de tirer avantage de toute bonne idée qu'elles pouvaient renfermer. Il a tout pesé, tout examiné. C'est par un travail aussi opiniâtre qu'un esprit des plus brillants et des plus accomplis de l'Europe, comme M. Renan, a loyalement préparé sa *Vie de Jésus*. Et ce qui est vrai de lui est plus ou moins vrai de même de l'*Ecce Homo* de Seeley, de l'*Origine des espèces* de Darwin, des *Premiers principes* de H. Spencer, et autres volumes anti-chrétiens des mêmes auteurs ou d'autres en Europe, dont l'impression a été puissante, étendue et durable sur les esprits des penseurs dans toute l'étendue de la chrétienté. Ces œuvres ont eu pour elles non-seulement des génies de premier ordre, mais beaucoup de temps, une pensée profonde, des recherches attentives, et le plus rude travail. Un ecclésiastique américain a beau être un docteur accompli en tout ce qui rend le champion du christianisme victorieux lorsqu'il n'a affaire qu'avec des incrédules des temps passés ou même avec les diverses formes du scepticisme du moment indigène à notre pays, dès qu'il en vient à lutter avec les grands chefs européens de l'anti-christianisme, il lui faut un génie de premier ordre, beaucoup de temps, une pensée profonde, des recherches nombreuses, et le plus rude travail aussi, pour se trouver à la hauteur de l'adversaire. Aux yeux des juges compétents, même si le juge compétent est un chrétien, les puissants penseurs anti-chrétiens avec lesquels le clergé américain est censé se mesurer, triomphent de la manière la plus facile de ces têtes vides et de ces beaux parleurs.

Ces ennemis de la foi chrétienne ne doivent donc pas être combattus uniquement par cette dernière classe de théologiens, qui cependant seront sans doute les premiers à prendre rang sur le champ de bataille et à le remplir de leurs pernicieuses clameurs, mais ils doivent être combattus aussi et si possible vaincus et dominés par ces autres théologiens qui parmi nous sont en même temps nos penseurs les plus capables et nos savants les plus distingués. Mais quand ceux-ci se

prépareront pour tout de bon à combattre pour longtemps les sceptiques modernes, il faudra qu'ils se livrent à un travail intense, calmement, patiemment, dans le silence du cabinet. Pendant cette période de travail préparatoire et de silence, des systèmes de spéculation anti-chrétienne, vastes et variés, se présentant sous forme de gros volumes, doivent être calmement médités et si possible médités à fond. Puis comme seconde phase de préparation, il faut que ces systèmes soient développés dans leurs formes les plus essentielles et suivis dans toutes leurs innombrables ramifications dans chaque branche des hautes régions de la culture européenne aussi bien que de la littérature. Vraiment c'est le cas de dire : *hoc opus hic labor est !* Heureux, en vérité, celui qui, après bien des mois et même bien des années d'étude, dans la retraite et le silence, commence enfin à sentir qu'il peut non-seulement parler, mais parler de telle sorte que, pendant que ses partisans religieux le récompensent sans doute de leurs applaudissements, les sceptiques eux-mêmes écoutent sa parole parce qu'il force leur attention. De cette préparation très spéciale, très longue, très patiente, nécessaire au clergé américain pour lutter avec intelligence et succès contre les principales formes de l'anti-christianisme européen, il résulte avant tout que les membres du clergé en question qui sont activement engagés dans les devoirs ordinaires de leur vocation n'ont guère plus à faire qu'à tenir le sujet tout entier éloigné de la chaire. Il leur est impossible de se réserver le temps nécessaire pour cette préparation dans l'étude à bâtons rompus qui seule leur est accordée, au milieu de leurs constants appels, de leurs nombreux soucis ; aussi le verbiage ordinaire de ceux qui, parfaitement mal préparés, parfaitement incapables en réalité de faire une exacte distinction entre Strauss et Renan, Darwin et Spencer, ou même Seeley et un auteur chrétien, ce verbiage, disons-nous, est pire qu'une mauvaise absurdité. Il peut sans doute leur gagner la récompense légère de l'ignorant zélote qui porte le nom de chrétien, mais il ne peut que peiner ceux des amis de Christ qui sont réellement au fait des choses, pendant qu'il dégoûte le sceptique honnête et profond. « Sans aucun doute, dit M. Froude,

c'est une chose tentante que de monter dans une vaste chaire, et, alors là, avec grand étalage d'intelligence, de pourfendre l'infidèle absent, absent du raisonnement de l'orateur.» Mais pour les raisons indiquées, il est fort à souhaiter qu'en général, nous, pasteurs américains pratiques, laissions à ceux des autres pays toutes ces sortes de vaines gasconnades. Même dans les cas comparativement exceptionnels où le prédicateur est incontestablement plus ou moins compétent pour traiter en maître la question, le silence ou un silence relatif dans la chaire, serait toujours, semble-t-il, en tout état de cause la meilleure chose. Car avant tout aucune tractation scientifique d'une des questions vitales maintenant débattues entre le christianisme et le scepticisme ne saurait être abordée devant un simple auditoire populaire, tel que celui qui compose ordinairement les congrégations chrétiennes. Ce qui a coûté au travailleur paisible plusieurs mois, plusieurs longues années peut-être de la méditation la plus profonde, des recherches les plus complètes, ne peut être compris même du plus instruit des auditeurs du dimanche dans une simple réunion ; aussi pour la généralité des auditeurs ce ne sera qu'un pur chaos. Froude nous semble faire trop peu de compte de « la répugnance compréhensible à troubler par la discussion les esprits des gens non cultivés ou à demi-cultivés. » Il est vrai sans doute, comme il l'allègue, que « l'incertitude qui autrefois n'affectait que les plus instruits s'étend maintenant à toutes les classes. » Mais ces masses ébranlées plus ou moins dans leur foi religieuse par les sceptiques modernes, sont celles qui lisent et pensent, et doivent être distinguées de ces autres masses rassemblées dans nos églises chaque dimanche. Le prédicateur ne doit pas oublier cette autre portion très considérable de ses auditeurs pour lesquels la pensée de la moindre question concernant leur foi religieuse personnelle et du moindre problème est positivement pénible ; bien plus, pour qui toute discussion sur les bases de cette foi est presque impossible à supporter. Pourquoi ces derniers seraient-ils forcés d'entendre ce qui est pour eux une sorte de torture ?

Toutes réserves faites pour certains prédicateurs et certains

auditoires exceptionnels, c'est dans la presse et non dans la chaire qu'il convient de débattre des questions de cet ordre. Des discussions de valeur portées devant le public par le moyen de la presse peuvent non-seulement être étudiées à loisir et comprises par le chrétien instruit ; elles peuvent aussi circuler librement parmi les masses chrétiennes elles-mêmes qui pensent et lisent, et qui ont été ébranlées par le scepticisme moderne, tandis qu'elles ne sont pas en même temps rudement et cruellement infligées à ces autres masses chrétiennes qui n'ont pas été ébranlées elles-mêmes ou qui ne peuvent même apprendre sans un pieux tremblement que pareille chose est possible même pour d'autres personnes. En outre, pour ce qui est de l'obligation morale, le clergé peut toujours alléguer le fait signalé au début de cet article que d'une façon générale ce n'est pas par la chaire, mais plutôt par la presse que tous ces troubles récents au sujet des bases de la religion ont été produits et répandus dans le monde chrétien. Une grande responsabilité pèse donc avant tout sur ces ecclésiastiques américains qui ont affaire non pas avec la chaire avant tout, mais avec la presse du pays, soit comme éditeurs, soit comme auteurs. Maintenant que l'anti-christianisme européen se précipite comme un flot de marée par tous les canaux de la littérature américaine, et que l'œil exercé peut discerner pas bien loin à l'horizon une vague de ce même anti-christianisme avançant constamment vers nos rivages, il faut que nous provoquions promptement dans ces mêmes canaux un mouvement tout aussi fort en sens contraire, une marée tout aussi puissante de pensée chrétienne, sans cela la foi et les espérances chrétiennes, exactement comme en Europe, disparaîtront à notre grand effroi du milieu des foules de notre nation qui pensent et lisent. Jusqu'ici cependant, sauf quelques exceptions presque aussi rares que des visites d'anges, le clergé américain qui est en relation avec le monde littéraire ne nous a guère servi qu'une stérile faconde étrangère au sujet, en lieu et place d'une réaction puissante de pensée solide et loyale ; c'était plutôt la crête brillante et jaillissante, l'écume d'une vague irritée, que la contre-marée profonde, calme, puissante. Quand cela finira-t-il ? quand quelque chose

de meilleur commencera-t-il ? Jusqu'à présent du moins personne en vérité n'a rien à se reprocher ; jusqu'ici, en effet, sauf quelques exceptions très honorables, presque aucun ecclésiastique américain en rapport avec le monde des lettres ne s'est entièrement rendu compte des circonstances décisives pour la foi et le système chrétiens au milieu desquelles il est appelé à exercer son ministère. Le profond sommeil dans lequel le clergé américain au milieu de tous ces dangers est jusqu'à cette heure demeuré enfoncé a beau être innocent, le fait qu'il dort toujours impose aux chrétiens qui veillent l'obligation de le saisir par les épaules, de le secouer rudement, jusqu'à ce qu'il se lève et coure à son poste où l'appelle un devoir pressant.

Après ces ecclésiastiques qui ont affaire d'une manière ou d'une autre avec la presse de notre pays, ceux qui ont quelque chose à voir dans les institutions nationales d'éducation sont les plus responsables : ils doivent faire tout ce qui est en leur pouvoir pour arrêter et faire rétrograder le flot de cette influence puissante de la pensée anti-chrétienne qui partant des pays chrétiens étrangers monte constamment sur nos côtes.

Le professeur Seeley nous dit avec grande raison : « L'éducation est certainement un agent beaucoup plus puissant que la prédication, car elle agit d'abord sur l'être humain à un âge où il est beaucoup plus accessible à toutes les influences et surtout aux influences morales que plus tard ; puis elle agit incessamment, avec intensité, par un nombre infini de méthodes diverses pendant une suite d'années, tandis que la prédication agit par intervalles, le plus souvent faiblement et avec une méthode uniforme. » Certainement le pouvoir que le maître exerce sur le caractère moral et religieux aussi bien que sur le caractère purement intellectuel de son élève est le plus absolu peut-être que puisse posséder un être humain, celui de la mère seule excepté. Dans de telles circonstances ne trouvera-t-on pas presque monstrueux que le premier ministre Gladstone, un homme d'état chrétien, se soit cru personnellement obligé, dans son récent discours à l'université de Liverpool (en partie cité plus haut) de mettre en garde les étudiants contre ces « formes extrêmes de l'incrédulité » qui durant

l'année accadémique écoulée s'étaient répandues si abondamment dans toute l'Angleterre. Parmi tant de professeurs ecclésiastiques en rapport sans doute avec cette université, ne s'était-il pas trouvé un seul professeur non-seulement pour avertir ces étudiants, mais aussi pour traiter ces matières pertinemment dans les cours, de façon à rendre l'intervention personnelle de Gladstone superflue? Mais parlons de ce qui nous touche de plus près. Quand on songe au nombre immense d'ecclésiastiques qui occupent des postes importants dans nos établissements d'éducation, n'est-il pas monstrueux de penser que sans aucun doute pendant la prochaine année classique, d'une douzaine d'établissements spéciaux d'éducation en Amérique, sans en excepter les séminaires théologiques, il ne sortira qu'une vingtaine d'étudiants munis de leurs diplômes, sachant d'une façon précise ce qu'est le scepticisme moderne, ou comment ils ont à lutter contre lui; tandis que sans aucun doute il en sortira par milliers qui seront plus ou moins ébranlés dans leurs idées chrétiennes traditionnelles par Darwin, Tyndall, H. Spencer, etc? N'est-ce pas monstrueux? Les ecclésiastiques en question ne sont-ils pas évidemment coupables, coupables d'une criminelle négligence pour tout ce qui tient au soin et à l'instruction à donner à nos enfants chrétiens?

Non. Ce système moderne n'est en aucune façon une vieilleries, c'est à peine s'il est arrivé à la maturité. Les ecclésiastiques chrétiens, et chez nous et en Angleterre, qui se trouvent avoir maintenant quelque autorité par leur position ou leur influence, comme éducateurs, furent probablement et presque sans exception fixés, et presque pétrifiés dans toutes les questions religieuses, avant que l'*Origine des espèces*, la *Vie de Jésus*, les *Premiers principes*, ou autres volumes anti-chrétiens récents eussent vu le jour, et surtout qu'ils eussent presque transformé la base même de la pensée religieuse et ses méthodes. Quant au passé, ou même au présent, il serait parfaitement injuste et peu généreux de jeter la moindre accusation contre les maîtres chrétiens mentionnés ci-dessus. Bien plus, vu leur âge, et tout bien considéré, il serait tout aussi injuste et peu généreux de leur demander à l'avenir qu'ils se soumissent eux-mêmes

à une préparation approfondie qui leur permet de nous donner des élèves plus complètement informés, et plus complètement armés pour marcher à la rencontre des formes les plus redoutables de l'incrédulité moderne. Ce n'est donc pas pour les vétérans parmi nos éducateurs ecclésiastiques que sonne aujourd'hui la trompette d'alarme. Mais il n'en demeure pas moins vrai d'autre part qu'aucun ecclésiastique américain entrant maintenant en lice comme éducateur dans quelque'un des centres intellectuels ne peut manquer d'entendre, ou s'il entend, manquer de remarquer ces voix d'avertissement sans un degré évident de relâchement chrétien. Car non-seulement les étudiants se trouvent nécessairement plus exposés que toutes les autres classes d'hommes au courant envahisseur de l'incrédulité européenne ; ils doivent en outre bientôt devenir à leur tour, forcément ou bien une part active, un facteur de ce courant anti-chrétien, ou bien son plus puissant contre-poison. Que tout ecclésiastique chrétien apprenne donc immédiatement à trembler presque au seul nom de scepticisme moderne, jusqu'à ce que par une connaissance suffisante du sujet il puisse au contraire, autant que faire se peut, s'en montrer ouvertement vainqueur devant ses élèves. Comme autre moyen de résister au mal le clergé américain ne devrait pas tarder, avec l'aide des laïques peut-être, de fonder et de mettre en œuvre dans tous nos centres principaux quelque chose comme la *société d'apologétique chrétienne* (*Christian Evidence Society*) récemment instituée à Londres. « Elle ne fut point créée, dit le lord évêque de Gloucestre et Bristol, comme on l'a dit parfois avec un peu d'ironie, pour restaurer la foi au christianisme. Des hommes sérieux et profonds, épiscopaux et non-conformistes, ont pensé depuis longtemps que quelque effort d'ensemble devait être fait pour réfuter loyalement le scepticisme et l'incrédulité que l'on a pu distinctement remarquer ces dernières années dans toutes les classes de la société. » Dans ce but la société a eu recours d'après ce même auteur, « d'abord à des conférences adressées aux gens instruits ; secondement elle a formé des classes, sous des maîtres compétents, pour l'instruction des hommes des degrés inférieurs

de la société ; troisièmement elle a fait circuler des traités utiles et a fondé des prix pour ceux qui voudraient faire contrôler leurs études privées par des examens et des concours. L'attention populaire s'est naturellement portée plus spécialement sur les cours pour les gens instruits, mais la formation des classes a dépassé même ce qu'on en attendait, et, à en juger par le nombre des concurrents pour les prix offerts, les examens sur les preuves du christianisme formeront une partie considérable et des plus intéressantes de l'œuvre future de la société. » Comme autre méthode très efficace de contribuer à réagir contre l'influence des sceptiques modernes chez nous, l'ecclésiastique américain ne devrait pas non plus tarder à se mettre lui-même en mesure de tirer le meilleur parti possible des occasions presque innombrables qui se présentent constamment à lui dans ses rapports plus ou moins privés ou même exclusivement personnels avec les hommes. Ici plutôt que dans la chaire le pasteur plus que tout autre, s'il est quelque peu au fait du scepticisme moderne et dans un état d'entière sympathie avec les masses qui pensent et lisent, peut trouver une sphère presque illimitée pour la défense de la foi et du système chrétien contre les attaques particulières à notre époque. Ce pasteur devinera, quand on ne lui en fera pas la confiance, les doutes profonds, les ténèbres épaisses dans lesquelles se débattent, tantôt un homme de loi, ou un médecin, tantôt un littérateur ou un négociant. Il est bien vrai, pour les raisons indiquées en partie plus haut et pour bien d'autres différentes et opposées, qu'un pasteur ordinaire ne sera jamais de force à lutter avec avantage, même dans des conversations particulières, contre le scepticisme moderne, encore bien moins de dominer la position. Mais il n'en est pas moins vrai aussi que même le pasteur en question peut journellement, autant que ses autres devoirs le lui permettent, se consacrer plus ou moins spécialement à cet objet jusqu'à ce que enfin il arrive à quelque chose comme une intelligence générale des traits les plus essentiels de l'incrédulité moderne. Et après avoir fait cela, il sera en mesure au moins d'éviter à la fois de faire des remarques déplacées et de renvoyer si

froidement en apparence ceux qui viennent l'importuner de leurs craintes, de leurs doutes religieux. De telles maladresses de la part du clergé n'ont que trop souvent poussé dans l'incrédulité les hommes qui doutaient et provoqué chez les incrédules une rupture ouverte avec leur précédente foi chrétienne. Si l'on ne peut réellement pas attendre avec justice davantage d'un pasteur ordinaire d'une paroisse ordinaire, la question se pose toujours plus : jusqu'à quand doit-on attendre encore pour prendre en considération l'ignorance habituelle des ecclésiastiques américains à l'égard des traits fondamentaux des formes modernes de l'incrédulité ? Quand y verra-t-on une objection décisive à ce qu'on leur confie les fonctions pastorales, l'instruction dans une congrégation où les courants de l'incrédulité agitent les esprits profondément ébranlés ? Que le clergé américain pour contrebalancer l'influence du scepticisme moderne sur la foi, l'espoir et l'avenir religieux de nos masses pensantes, choisisse un des moyens suggérés plus haut ou tel autre qu'il jugera bon, il n'en demeure pas moins certain que chaque pasteur doit être constamment poursuivi par la pensée de se préparer d'une manière très spéciale, très prolongée et très patiente. Mais pour l'ecclésiastique en question cette préparation est de fait, sauf dans le cas d'un petit nombre, pratiquement impossible. La grande majorité au contraire sera absolument empêchée de l'entreprendre, les uns par leurs devoirs impérieux, les autres par manque de dons intellectuels nécessaires, ceux-ci par leur incapacité plus ou moins complète pour une étude prolongée et recueillie. Aussi pour cette raison même le devoir d'accomplir cette préparation nécessaire s'imposera d'autant plus impérieusement aux personnes relativement peu nombreuses pour lesquelles seules la tâche n'est pas absolument irréalisable. Jusqu'ici nous avons supposé que le problème proposé au clergé était de contrebalancer l'influence des principaux sceptiques modernes sur les masses chrétiennes qui pensent et lisent. Supposons maintenant que le problème soit de savoir comment il convient de procéder directement avec ces sceptiques en personne ou avec leurs disciples avoués. Tout effort

pour ramener ces personnes au christianisme, pour être sérieux et en même temps pour promettre le moindre succès, doit partir de l'idée que tandis que ces gens ont commencé par être chrétiens, ils ont une fois ou l'autre fini par n'être plus chrétiens, mais anti-chrétiens. Maintenant ce passage du christianisme à quelque forme de foi religieuse ou autre hostile au christianisme n'est pas survenu chez eux sans raison suffisante. Il ne s'effectuera pas non plus chez eux de transformation religieuse en sens contraire, de sorte qu'ils viennent finir là où ils ont commencé, c'est-à-dire en étant chrétiens, s'il n'y a pas aussi une raison suffisante à ce changement. Comment donc ces personnes en sont-elles venues d'une part à renoncer au christianisme et de l'autre à accepter quelque forme de foi religieuse ou autre hostile au christianisme ? Les bévues dont nous avons parlé plus haut et que les théologiens ont précédemment commises à l'égard de doutes et de difficultés religieuses parfaitement sincères et particulières à notre époque, rendent incontestablement plus ou moins compte de ce fait. Il est vrai sans doute que malgré ces bévues des théologiens, quelques-unes des victimes de ces doutes et de ces difficultés ont pu se tirer d'affaire, comme l'observe Froude, c'est-à-dire ou « mettre le sujet de côté et se réfugier dans l'activité pratique » ou au moins s'arrêter après avoir simplement débarqué sur le rivage de « l'incrédulité, le cœur brisé, ou dans une insouciance indifférence. » Mais d'autres, assiégés de doutes et de difficultés particulières, en présence des procédés du clergé déjà signalés, ont été poussés par l'aiguillon d'une sorte de nécessité intellectuelle jusqu'à rejeter complètement le christianisme.

Et ce n'est pas tout, car esprits positifs de leur nature et ne pouvant trouver le repos dans une pure négation religieuse, ils ont été encore poussés plus loin, toujours plus loin, jusqu'à désirer ou même adopter l'une ou l'autre des croyances positives anti-chrétiennes qui ont cours maintenant dans les pays chrétiens. Si l'on désire un exemple de la manière facile dont le clergé a souvent transformé les questionneurs en douteurs, les douteurs en incroyants, et les incroyants en ennemis positifs du christianisme, le cas de Renan nous en fournira un

frappant. La première faute fut commise par la faculté du séminaire théologique de Saint-Sulpice, quand Renan, alors jeune homme, se présenta à l'examen annuel comme candidat au diaconat, et soumit quelques questions qui angoissaient son âme, et qui ne lui permettaient pas d'espérer d'entrer dans les ordres, si elles ne recevaient une réponse satisfaisante. Au lieu d'essayer de répondre à ces questions, la faculté non-seulement refusa de les examiner, mais même ordonna à Renan de se retirer. Une seconde faute fut commise après sa nomination au professorat des langues et littératures orientales au collège de France, quand, au sujet de quelques mots offensants pour la religion dans son discours d'ouverture, le clergé excita contre lui une telle clameur ecclésiastique, que le gouvernement se sentit obligé de suspendre indéfiniment le cours. Le clergé commit une troisième faute quand il accueillit l'apparition de la *Vie de Jésus* de Renan, avec une tempête d'accusations et de calomnies. Renan lui-même, avant son apostasie formelle, fit remarquer qu'on ne conserve pas une demi-foi pour ce pour quoi l'on est proscrit. La joie de souffrir pour la foi est si grande que plus d'une nature passionnée a embrassé des opinions pour le bonheur de mourir pour elles; en ce sens la persécution a un merveilleux effet pour fixer les idées et bannir les doutes. Les sceptiques, dit-il, sont timides, indécis, ils croient à peine à leurs propres idées, mais peut-être s'ils étaient persécutés pour elles finiraient-ils par croire en elles. Combien M. Renan ne doit-il pas de reconnaissance aux théologiens qui lui ont aidé à finir ainsi, à croire fermement en ces vues les plus anti-chrétiennes qu'il avait débuté par présenter seulement sous forme de questions timides, indécises, de doutes!

Heureusement cependant le spectacle d'une meute de théologiens à la piste d'un homme ayant des doutes sur la religion et le pourchassant jusqu'à ce qu'il en vienne à une rupture ouverte avec le christianisme, se fait aujourd'hui de plus en plus rare. Oui, le temps est venu où même le sceptique avoué peut vivre librement, comparativement en paix, et côte à côte avec les chrétiens. Strauss parle d'un temps où « comme si c'eût été un sanglier d'Erymanthe rôdant dans la contrée, quiconque

pouvait porter un fusil ou même élever la voix, était debout, en armes contre la théorie mythique des évangiles. » Mais Tyndall dit aujourd'hui : J'ai le privilège de jouir de l'amitié d'un cercle choisi d'hommes religieux, avec lesquelles je converse franchement sur des sujets théologiques, exprimant sans détour les notions et les opinions que j'ai au sujet de leurs doctrines, et écoutant de mon côté la critique qu'ils en font. J'ai jusqu'ici trouvé en eux des hommes libéraux et aimants, patients pour écouter, tolérants à la réplique, qui savent concilier les devoirs de la courtoisie avec l'ardeur des discussions. » En réalité toutes ces méprises théologiques qui se commettaient autrefois, et se commentent encore parfois, parce que l'on confond de sérieuses difficultés intellectuelles sur les vues courantes du christianisme, avec l'orgueil intellectuel, et le mal moral, n'ont pas été seulement généralement reconnues, mais encore presque universellement désavouées par les théologiens les plus libéraux et les plus avancés de nos jours. Puisse un arbre qui n'a jamais porté qu'un fruit amer et mauvais, pour les âmes plongées dans la profondeur du doute et de l'anxiété au sujet des choses religieuses, se flétrir toujours plus sous l'ardent dédain de tous les docteurs chrétiens !

Tout un courant puissant qui, jusqu'ici n'avait guère fait qu'éloigner du christianisme d'immenses multitudes de questionneurs honnêtes et profonds, pour les lancer dans des théories positivement anti-chrétiennes, se retourne aujourd'hui chez nous d'une façon complète et, comme une énorme marée, s'efforce de ramener ces incrédules à leur point de départ chrétien. Mais cela suffira-t-il pour ramener sur le terrain chrétien soit les chefs modernes du scepticisme, soit leurs disciples aimés ? Gardons-nous de le penser. Et pour pénétrer jusqu'aux raisons profondes de ce fait, revenons au cas spécial de Renan pour le considérer de plus près. Supposons d'abord qu'au lieu de le repousser rudement, et de le chasser violemment pour le simple fait qu'il présentait quelques questions agitant son esprit, la faculté du séminaire de Saint-Sulpice, alors qu'il se présentait comme candidat au diaconat, eût au contraire été à son égard « libérale, aimable, patiente pour écouter, tolérante

à la réplique. » Il est fort peu probable que, même dans ce cas, M. Renan eût obtenu immédiatement la solution satisfaisante des problèmes religieux qui le préoccupaient et sans laquelle il ne pouvait espérer d'entrer dans les ordres sacrés. Cependant reçu avec affection et sympathie dans le séminaire, au moins comme étudiant à l'essai, jouissant du constant privilège de converser franchement avec ses professeurs sur les points qui le préoccupaient le plus, on peut presque affirmer, du moins cela est possible, qu'au lieu d'être comme il est aujourd'hui à la face du monde chrétien, un des plus formidables ennemis qui se soient jamais élevés contre le christianisme, M. Renan serait au contraire sorti de Saint-Sulpice, prêtre romain d'entre les plus dévots et les plus dévoués. Mais qu'on se figure M. Renan aujourd'hui transformé en un des plus dévots et plus dévoués prêtres de Rome par le simple fait qu'il serait reçu dans quelque établissement théologique romain par des hommes libéraux, aimables, patients à écouter, tolérants à la réplique et qui lui accorderaient le privilège constant de converser librement avec ses professeurs jusqu'à son examen. Non ! depuis le jour où il fut si brusquement repoussé de Saint-Sulpice, M. Renan a, entre autres choses, subi mille révolutions radicales quant à la manière de concevoir les choses religieuses ; il en est venu à considérer le christianisme d'un œil positivement hostile ; il s'est accoutumé de plus en plus à rejeter comme de purs sophismes tout ce qui autrefois lui paraissait avoir quelque droit à être cru. Pour ces raisons, et d'autres semblables, le Renan qui fut à une époque de son histoire religieuse le profond et respectueux candidat chrétien au diaconat romain, et le Renan qui est aujourd'hui l'auteur anti-chrétien de la *Vie de Jésus*, sont en réalité deux hommes différents. L'essai que pourraient faire les théologiens de leur amabilité, de leur patience et de toutes les méthodes cléricales les plus persuasives, ne saurait avoir non plus le résultat qu'il aurait pu avoir autrefois. Ce qui est vrai ainsi de M. Renan en particulier, l'est aussi plus ou moins de tout autre sceptique moderne.

D'abord ces sceptiques abordent toujours la discussion des

questions religieuses fondamentales par un biais positivement anti-chrétien. La source de l'opposition de ces sceptiques au christianisme est une répugnance des plus prononcées contre le surnaturel. En 1835 déjà, Strauss exprimait une idée dominante chez les principaux penseurs allemands quand il disait : « La totalité des choses finies forme un vaste cercle, qui, à moins qu'il ne doive son existence et ses lois à un Pouvoir supérieur, ne souffre aucune intrusion du dehors. » Quand Strauss dit cela, il est probable cependant qu'il n'eût pas rencontré une entière adhésion hors de l'Allemagne, sauf çà et là de la part de quelques esprits isolés. Mais aujourd'hui dans tous les pays chrétiens, il y a des dizaines de milliers d'hommes pour lesquels ce langage semblerait timide et conservateur quant à la négation du surnaturel ; bien loin de concéder que la totalité des choses finies doive au moins son existence et ses lois à l'intrusion spéciale du dehors d'un Pouvoir supérieur, ils diraient plutôt avec Tyndall, que « rien n'indique que l'action de la loi (celle de la permanence de la force) ait été pour un moment suspendue ; rien n'a jamais montré que la nature ait été contrariée par une action spontanée. »

Ce n'est pas assez que cette tendance moderne à la négation absolue du surnaturel soit universellement répandue dans nos pays chrétiens. Il y a également un préjugé très enraciné qui fausse toutes les recherches des sceptiques dès que le surnaturel est en question. Un exemple des plus éclatants en est donné par Strauss quand il déclare à la fin de sa *Vie de Jésus*, que ni un évangile, ni tous ensemble, ne peuvent prétendre au degré de confiance historique que nous réclamerions pour abaisser notre raison au point de croire à des miracles. De même lorsque Renan dit : « Ce serait sortir des vraies méthodes historiques que de trop écouter ici nos répugnances et pour échapper aux objections qui pourraient s'élever contre le caractère de Jésus, de supprimer des faits qui aux yeux de ses contemporains avaient vraiment une valeur capitale. Cela signifie que nous ne devons pas, pour échapper à la conclusion que Jésus a réellement fait des miracles, hésiter à adopter comme la dernière ressource de ceux qui sont bien décidés à n'avoir

rien à faire avec les miracles, l'hypothèse que Jésus, comme tous les autres magiciens accomplissait ses prodiges par fourberie et fraude conscientes. » Telle est la répugnance que les sceptiques modernes ont pour le surnaturel. On concevrait plutôt, d'après eux, que les évangiles fussent des mythes, que Jésus fût un simple thaumaturge trompeur, que d'admettre qu'un « savant » moderne puisse croire au surnaturel.

Après avoir cessé de réprimer, de proscrire, de persécuter « la génération présente d'incrédules, » après être devenu toujours plus libéral, aimable, patient pour écouter et tolérant à la réplique, le théologien ne devra donc pas s'étonner de voir les calmes et naïfs arguments avec lesquels il espère follement ramener au christianisme ces infidèles ne produire absolument aucun effet. Ces arguments sont, au moins dans leur pensée, et leurs principes fondamentaux, tous plus ou moins distinctement fondés sur la supposition qu'ils seront reçus et appréciés par des personnes ayant une certaine prévention en faveur du surnaturel. Ils sont tous adaptés à l'état d'esprit particulier à « la génération présente d'incrédules » avant qu'ils eussent cessé d'être chrétiens ; mais ils ne sont nullement adaptés à cette autre atmosphère religieuse dans laquelle ces sceptiques vivent aujourd'hui, se meuvent et pensent. Par conséquent en abordant les sceptiques modernes avec des arguments calmes et bien élaborés, les théologiens ne feront pas la moindre avance dans la tentative de ramener leurs adversaires au christianisme, ou bien il faudra que ces théologiens, au commencement de leur entreprise, abandonnent absolument, comme part importante dans leurs efforts, tous les arguments traditionnels en faveur du christianisme. Non-seulement en effet ces arguments supposent tous plus ou moins clairement l'existence dans les esprits à convaincre d'une disposition favorable à la foi au surnaturel ; mais de plus tous ces arguments sont parfaitement familiers à ces sceptiques modernes intelligents, et ils ont été comme tels rejetés depuis longtemps comme non convaincants. S'ils sont arrivés sous une forme ou sous une autre à l'anti-christianisme, c'est en dépit de ces arguments traditionnels et ce qui a été incapable de les empêcher de devenir sceptiques,

pendant qu'ils avaient encore au moins quelques traces de leur préjugés primitifs et chrétiens en faveur du surnaturel, ne pourra bien certainement pas suffire à les ramener au christianisme, quand toutes leurs tendances répugneront à la moindre croyance au surnaturel. Prenons par exemple quelqu'un dans la disposition d'esprit de Tyndall qui place « la sorcellerie, la magie, le miracle, la providence spéciale » tout à fait sur le même niveau, ou de Renan qui dit : Nous ne croyons pas aux miracles, nous ne croyons pas aux esprits, à la sorcellerie, à l'astrologie. Les arguments théologiques usuels, bien que renouvelés, modernisés, auront-ils la moindre influence pour ramener Tyndall ou Renan à leur croyance chrétienne primitive soit aux miracles, soit à la providence spéciale ? Autant vaudrait-il demander au chrétien d'âge mûr et de bon sens de revenir aux jours crédules de son enfance et de croire de nouveau aux lutins, aux centaures, aux hippogriffes, simplement parce que ces choses-là ont eu de tout temps leur place dans les chants, les contes des nourrices et des bonnes d'enfants. Il est facile de prouver que nous ne nous trompons pas ici ; que nous n'insistons pas même trop sur ce point. Pourquoi en effet le chrétien d'âge mûr refuse-t-il presque avec indignation d'entendre parler sérieusement de lutins, de centaures et d'hippogriffes, tandis qu'à une période précédente de son développement il pouvait en entendant le récit des ignorants ou des superstitieux être positivement convaincu de l'existence réelle de ces êtres fabuleux ? Sans doute parce qu'il n'a plus comme l'enfant une disposition mentale favorable à la croyance en ces êtres imaginaires, mais plutôt une opposée. Mais si vous demandez à ce chrétien, pourquoi il n'a plus cette disposition favorable mais plutôt une opposée, il vous répondra immédiatement que c'est pour les deux principales raisons suivantes ; d'abord parce qu'il est maintenant plus haut sur l'échelle du développement intellectuel qu'aucun enfant ne saurait l'être ; puis, parce qu'il a maintenant une expérience et une connaissance bien plus grandes qu'aucun enfant, du monde actuel des faits et des lois, en tant que distinct du monde imaginaire de la fantaisie et du caprice. Il en est au fond justement de même des principaux

sceptiques modernes et de leurs disciples avoués. Ainsi Tyndall dit : « Le sauvage voit dans la chute d'une cataracte le saut d'un esprit, et le bruit du tonnerre est pour lui le retentissement du marteau d'un dieu irrité. Mais l'observation tend à contenir les émotions et à corriger ces essais de construction intellectuelle qui ont l'émotion à leur base. L'un après l'autre les phénomènes naturels ont été rapportés à leurs causes prochaines et l'idée de volonté personnelle et directe se mêlant à l'économie du monde, perd de plus en plus de terrain. Avant l'adoption de ces méthodes, l'imagination errait sans frein à travers la nature, mettant à la place des lois les fictions d'une crainte superstitieuse. Pendant des milliers d'années la magie, la sorcellerie, les miracles, la providence spéciale ont eu tout le monde en leur faveur... M. Mozley accorde que le fait d'être accepté par les ignorants et les superstitieux est de peu valeur pour les miracles... Mais il considère comme une chose importante le fait qu'ils l'ont été aussi par des gens *instruits*. Instruits, en quel sens?... Comme les neuf dixièmes du clergé actuel ils étaient versés dans la littérature grecque, latine, juive, mais quant à la connaissance de la nature, ce qui est ici la seule chose nécessaire, ils étaient de nobles sauvages, et rien de plus. »

Si le chrétien pouvait un moment se placer au point de vue du sceptique moderne, par rapport au surnaturel, il reconnaîtrait que l'argumentation consiste à repousser les miracles, la providence spéciale et tous les autres traits surnaturels du christianisme, justement pour la même raison, prise dans son principe profond, qui tout à l'heure le conduisait, comme chrétien, à repousser sans hésitation revenants, centaures et hippogriffes. Cette raison, telle qu'elle lui apparaîtrait maintenant dans son scepticisme supposé, serait double comme nous venons de le voir : il se trouverait alors à un degré plus élevé de développement intellectuel, et sentirait qu'il possède une expérience et une connaissance trop étendue du monde actuel des faits et des lois, en opposition au monde chimérique de l'imagination et du caprice, pour qu'elle puisse encore se concilier avec la croyance au miracle, à la provi-

dence spéciale, aux revenants, aux centaures, ou à toute autre fiction possible de l'émotion pure et de l'imagination, sous une forme surnaturelle quelconque.

Comment les partisans du christianisme devront-ils donc s'y prendre pour placer devant les yeux des sceptiques modernes quelque preuve établissant d'une manière satisfaisante que les faits surnaturels du christianisme méritent d'être tenus pour vrais ?

« Les changements qu'a amenés dans les esprits la tendance moderne à l'égard de ce qui constitue la preuve peut, dit le Rév. M. Fowle, se résumer en deux points : D'abord la nature de preuve que l'on réclame est entièrement changée et un grand nombre de témoignages qui autrefois eussent été soumis au jury, sont aujourd'hui écartés dès l'abord d'une façon sommaire. Un fait ne peut se prouver que par des faits... Secondement, avant même que le procès commence, les esprits des juges se trouvent imbus de présuppositions à priori, qui du reste sont en somme, parfaitement raisonnables. L'existence de lois immuables, la marche régulière et naturelle de la vie, les nombreux cas dans lesquels ce qui semblait être l'effet d'une chance ou d'un miracle a été ramené dans la sphère d'une causalité définie ; toutes ces choses prédisposent l'esprit contre les partisans du surnaturel. C'est là le programme d'un long, peut-être d'un éternel conflit entre la religion et le rationalisme, continue-t-il. Ni l'un ni l'autre des opposants ne pouvant convaincre l'autre, par de purs arguments, ils doivent s'en tenir à pénétrer graduellement les esprits de prédispositions favorables à la tendance que chacun d'eux défend. La prédisposition ne peut s'inspirer que par des moyens moraux.

« Le rationalisme fera appel dans l'humanité plutôt au côté des vertus de l'intelligence. La religion en appellera aux espérances et aux désirs de l'homme. Tout essai de réfuter les « sceptiques » par des méthodes purement intellectuelles est plus qu'inutile. » Or, si ces remarques de M. Fowle publiées d'abord dans le *Contemporary Review*, et reproduites dans le *Popular Science Monthly*, sont réellement fondées,

elles sont d'un bien fâcheux augure pour l'avenir du christianisme en quelque lieu que ce soit. Car, tout d'abord comme le remarque M. Fowle lui même, « il est aussi clair que le jour que la science a de plus en plus une prise effective sur les esprits, grâce à des milliers d'organes, et que s'emparant d'eux par une suite de brillants succès, cette tendance (cet esprit de rationalisme) passe rapidement du petit nombre à l'esprit public. Tôt ou tard nous allons nous trouver en présence d'une disposition des esprits à n'accepter comme fait que ce que les faits peuvent prouver, ou ce à quoi les sens peuvent rendre témoignage. » Il est donc évident dès lors que si la manière d'agir à l'égard des sceptiques que propose M. Fowle est réellement la seule à adopter en *dernier ressort* par les partisans du christianisme, ceux-ci doivent se préparer à voir le christianisme perdre de plus en plus de son influence sur la masse de ceux qui pensent et lisent; et cela précisément dans la proportion où l'esprit de rationalisme s'étendra et deviendra de plus en plus « partie intégrante de l'intelligence humaine. » En outre, si nous entreprenons réellement de restaurer la foi au christianisme chez les sceptiques modernes et leurs disciples purement d'après la manière indiquée, où s'arrêtera le mouvement, sera-ce aux miracles et à la providence spéciale? Mais supposons que l'esprit de religion devienne trop avide de surnaturel pour se contenter de cela. Supposons que foulant aux pieds toutes les puissances de l'intelligence, et ignorant le monde entier des faits, l'esprit de religion, sous le fouet et l'éperon d'espérances et de vœux purement religieux, ramène les esprits à croire non-seulement aux miracles et à la providence spéciale, mais aussi à la sorcellerie, à la magie, aux revenants, aux centaures, aux hippogriffes. Non, ce n'est pas par la méthode suggérée par M. Fowle, mais par une tout autre que les partisans du christianisme ont à se rallier à la rescousse de leur foi religieuse; et cette autre méthode est précisément celle que M. Fowle rejette plus haut comme plus qu'inutile, savoir la méthode purement ou du moins principalement intellectuelle. Dans une époque où des hommes de la plus

grande intelligence rangent librement dans la même catégorie la sorcellerie, la magie, les miracles, et la providence spéciale, les chrétiens eux-mêmes ne peuvent rester à mi chemin. S'ils reconnaissent que la magie et la sorcellerie ont été bannies du monde des faits et de l'examen intellectuel, ils ne doivent plus se contenter de dire que les miracles et la providence spéciale doivent toujours être purement et simplement objet de foi, ou même en appeler comme dernière raison en leur faveur à une prédisposition basée sur des espérances ou des désirs d'ordre purement religieux. Au contraire, la seule chose à faire aujourd'hui en faveur des miracles, de la providence spéciale, et de tous les autres traits surnaturels du christianisme, c'est de les citer loyalement et sans crainte à la barre de la pensée et de la culture moderne pour être soumis à une enquête calme et soigneuse. Si dans leur prétention à trouver place dans le monde des faits et des êtres réels, ils ne peuvent pas fournir de meilleure raison devant la culture moderne que la sorcellerie et la magie, les hommes imbus de la culture moderne à leur tour n'auront pas besoin d'avancer de raison plus solide pour repousser la foi aux traits surnaturels du christianisme, que pour repousser celle à la magie et à la sorcellerie. En prenant d'un point de vue purement intellectuel le problème des traits surnaturels du christianisme, nous n'oublions pas sans doute que la philosophie allemande considérée dans son principe, surtout à partir de Kant, a tout fait pour produire cette disposition presque invétérée à ne pas croire au surnaturel, qui aujourd'hui s'est si largement répandue et enracinée parmi les masses. Mais Renan représente sans doute ces masses contemporaines quand il dit : « Ce n'est pas au nom de telle ou telle philosophie, mais au nom de l'expérience constante que nous bannissons le miracle de l'histoire. Nous ne disons pas que le miracle est impossible, nous disons qu'il n'y a pas jusqu'ici de miracle prouvé. Aucun des miracles dont sont remplies les histoires anciennes ne s'est accompli dans des conditions scientifiques. » Et Huxley ajoute : « Par conditions scientifiques je n'entends pas seulement parler des vérités de la phy-

sique, des mathématiques ou de la logique. Car par science j'entends toute connaissance qui repose sur une évidence et un raisonnement de même nature que ceux qui emportent notre assentiment aux propositions scientifiques ordinaires. Et si quelqu'un est capable de prouver que sa théologie repose sur une évidence valable et sur un raisonnement sain, j'estime qu'une pareille théologie doit prendre place comme partie constitutive de la science. »

Voilà donc le gant que les sceptiques modernes jettent aujourd'hui, et cela presque avec défiance, aux pieds des partisans du christianisme. Laisant de côté toute matière philosophique controversée, ils disent : Fondez les faits surnaturels du christianisme sur une base d'évidence et de raisonnement de même nature que ce qui attire notre adhésion aux propositions scientifiques ordinaires, sinon nous ne pourrons jamais rien avoir affaire avec ces faits du christianisme. Qui donc parmi les partisans modernes du christianisme relèvera le gant ? Les théologiens de profession sans doute le feront, semble-t-il au premier abord. Mais après mûr examen, le fait semble être au contraire que devant le problème qui se pose aujourd'hui, savoir de placer la foi et le système chrétiens sur une base vraiment scientifique, les théologiens de profession sont et seront même toujours plus ou moins impuissants. S'il en est ainsi il faut que les laïques chrétiens relèvent le gant, ou bien que tous les partisans du christianisme confessent en chœur qu'ils n'ont pas de base réellement scientifique pour asseoir leur croyance aux traits surnaturels de leur système religieux.

III. Ce que nos laïques ont à faire à ce sujet.

Le seul but d'une investigation réellement scientifique, en religion comme en toute autre matière, est simplement de trouver et de constater la vérité. « Or, dit l'évêque de Gloucester et Bristol, en dépit de toutes leurs fautes, les hommes sont certainement aujourd'hui à la recherche de la vérité. Il peut y avoir de mauvaises applications de la critique histori-

que, un usage malheureux du témoignage réel de la science et une fausse manière de le comprendre, mais après tout il y a sûrement une recherche de la vérité. » Du reste les sceptiques modernes ne sont pas assez confiants en eux-mêmes pour prétendre avoir seuls une sorte de monopole de la vérité. Au contraire. Renan dit que personne n'est si complètement dans la vérité que son adversaire soit complètement dans le faux, ou comme s'exprime Spencer: « Personne n'a complètement tort. »

Mais nous avons ici dès le début touché manifestement à une hypothèse que le vrai théologien ne pourrait jamais accorder pour un seul instant comme base d'investigation entre lui-même et les penseurs les plus avancés et les plus téméraires de notre époque. Prenons par exemple le sujet de la valeur des Ecritures comme preuve. Le théologien insistera sans doute sur le fait que dans tel ou tel sens positif, la Bible doit avoir l'autorité décisive dans toutes les déclarations données comme parole de Dieu. Le libre penseur tout aussi sûrement et avec la même énergie insistera sur ce que les évangiles eux-mêmes ne peuvent au contraire avoir plus de valeur dans une discussion que celle, comme dirait Strauss, d'une production mythologique, ou, comme dirait plutôt Renan, d'une biographie légendaire. Comprend-on qu'un zélé partisan de l'inspiration plénière puisse concevoir qu'une assertion si monstrueuse à l'endroit de l'Ecriture, repose sur la moindre trace de vérité? Que fera donc le théologien dans le cas supposé? Trop souvent il se transformera immédiatement en un pur controversiste et entreprendra de défendre contre tous et avec toutes sortes d'armes possibles que l'opinion du théologien sur les Ecritures est tellement incontestable et absolument vraie que l'opinion des incrédules doit être complètement et incontestablement fausse.

Mais quelle est la seule impression que puisse faire ce controversiste purement théologien sur les principaux sceptiques modernes ou leurs disciples avoués? Sans le savoir ou le vouloir, dit Renan, la controverse religieuse est toujours déshonorée. Ce ne peut être toujours son affaire de discuter avec

indépendance et d'examiner avec anxiété, mais au contraire de défendre une doctrine déterminée et de prouver que qui s'en écarte est ou ignorant ou deshonnête. Calomnies, fausses interprétations, falsifications d'idées ou de mots, arguments pompeux sur des points qui ne sont pas maintenus par l'opposant, cris de victoire sur des erreurs qu'il n'a pas commises, aucune de ces armes ne paraît indigne à ceux qui se croient appelés à défendre les intérêts de la vérité absolue. Renan ajoute que personne n'est vraiment tolérant tant qu'il se croit, lui, entièrement dans le vrai et son opposant entièrement dans le faux. Or c'est tout particulièrement le controversiste purement théologien qui est coupable de cette animosité presque amère et impitoyable existant malheureusement entre les partisans et les détracteurs du christianisme. Cette animosité, dit H. Spencer, est « fatale à une juste appréciation d'un parti par l'autre. » Chaque combattant, voyant clairement sa propre manière de concevoir la question, a taxé son opposant de stupidité ou de manque de bonne foi, parce qu'il ne voyait pas de même que lui ; tandis que chacun aurait dû avoir l'impartialité de passer du côté de son opposant et de regarder comment il se pouvait qu'il vît autrement. Plus nous aimerons la vérité et non la victoire, plus nous désirerons reconnaître ce qui conduit nos opposants à penser comme ils le font, et plus aussi nous tendrons à compléter la portion de vérité que nous avons trouvée, au moyen de la portion trouvée par eux. Il est donc évident que le controversiste purement théologien, ne peut accomplir d'autre mission à l'égard des sceptiques modernes que celle de gâter toujours plus les affaires. Tout ce que l'on pourra donc faire pour l'écarter sera autant de gagné pour empêcher au moins les flammes de l'incrédulité de s'étendre d'avantage, car cette sorte de « défenseur de la foi » n'est qu'un brandon de discorde, pour ne pas dire pis encore. Mais le pur théologien est en soi tout aussi dénué de vocation dans cette affaire que le controversiste théologien. Car d'abord ce n'est pas plus l'affaire de l'un que de l'autre de « discuter avec indépendance et d'examiner avec anxiété, » mais l'un comme l'autre doit « défendre une doc-

trine déterminée. » Le théologien pur peut sans doute, pour le besoin de l'argumentation, supposer, par exemple, que la question de savoir si les Ecritures sont substantiellement la Parole de Dieu ou un produit mythique ou légendaire reste ouverte ; il est toujours tenu d'arriver à la doctrine prédéterminée que la première de ces vues est la vraie. Renan remarque que si Channing engage les hommes à faire par eux-mêmes des recherches, il n'entre pas dans son idée qu'une recherche indépendante puisse mener personne hors du christianisme. Ainsi en est-il en général, quand le théologien entreprend bravement d'examiner si tel dogme donné de son système religieux est faux ou vrai ; il ne songe jamais que en fait, après avoir discuté avec indépendance, examiné avec anxiété, on puisse jamais arriver à la conclusion que ce dogme est certainement faux, mais il est au contraire par avance engagé et décidé à arriver à la seule conclusion qu'il est incontestablement vrai. S'il aperçoit quelque danger d'être amené au delà de son but prédéterminé, en s'abandonnant librement et pleinement à la preuve, il doit alors toujours et aussitôt se tourner bravement contre le courant de tous les faits et le remonter, en vue de sauver sa vie théologique jusqu'à ce qu'il ait atteint son but. Le théologien orthodoxe, remarque Renan, peut se comparer à un oiseau en cage ; toute liberté de mouvement lui est enlevée. Le théologien libéral est un oiseau auquel on a coupé quelques-unes des plumes de ses ailes. Vous le croyez son propre maître, et il l'est en effet jusqu'au moment où il essaye de voler. Alors vous vous apercevez qu'il est tout autre chose qu'un enfant de l'air. Bref le théologien n'est libre que de prouver que son dogme est vrai, mais absolument tenu de ne pas prouver qu'il est faux. C'est très bien tant qu'une investigation parfaitement libre et sans crainte de la question prouvera qu'il est vrai. Mais dans le cas contraire qu'arrivera-t-il ? Le théologien pur ne peut plus rendre service qu'à ceux qui comme lui sont déterminés d'avance à défendre, d'une manière théologique ou même sous forme de controverse, la vérité du dogme attaqué, qu'il soit vrai ou non. Quant à ceux dont le seul intérêt est de démon-

trer que le dogme est faux, s'il l'est en fait, ils s'éloignent du théologien pur et se tournent pour trouver la lumière vers ceux qui sont, dans le sens le plus strictement scientifique, des chercheurs parfaitement libres et sans crainte de la vérité. Non-seulement le théologien pur, du moment qu'il tentera de rechercher librement la vérité dans les questions fondamentales de la religion devra pour la raison mentionnée, s'apercevoir qu'il ne possède la liberté que d'un côté : mais s'il essayait jamais sérieusement de briser sa chaîne, il verrait bientôt qu'il est fortement et définitivement retenu, pieds et poings liés, dans de lourdes chaînes qu'il ne saurait rompre. Qu'un homme par exemple qui est théologien de profession, commence à se dire qu'il veut sans crainte aucune soumettre à un examen parfaitement indépendant tous les dogmes chrétiens mis en discussion, puis, lorsqu'il saura la vérité, la proclamer quelle qu'elle puisse être. Aussitôt il se souvient qu'il est lié en tous sens par l'attente du public chrétien et en même temps par ses propres engagements très honorables, formels, légaux ou ecclésiastiques à être fidèle à la secte chrétienne particulière dans laquelle il est prédicateur de l'Evangile ; de sorte que si jamais il arrivait dans ses études privées à conclure à la fausseté d'un dogme déterminé de son église, il se garderait bien de le proclamer formellement ou publiquement, à moins d'être décidé à renoncer à sa position ecclésiastique. En outre supposé qu'une défection de ce genre fût possible à quoi pourrait-elle aboutir ? « Si, un ecclésiastique, dit Froude, troublé par les sujets difficiles qui le préoccupent, incapable d'accorder des vérités scientifiques récemment découvertes avec les formules établies exprime ses perplexités, aussitôt il s'élève un cri pour réclamer qu'il soit réduit au silence, foulé aux pieds ; si on ne le punit plus dans son corps, on débute par le priver de ses moyens d'existence et une ingénieuse tyrannie se charge de l'empêcher de s'en procurer de nouveaux. »

Le fait est que le théologien de profession s'est non seulement engagé, moyennant salaire à ne pas chercher dans les questions vitales la vérité d'une manière indépendante en dehors des croyances de sa secte, mais encore qu'il ne peut

envisager qu'en frissonnant la simple perspective d'être amené à le faire.

Et cependant il y a aujourd'hui dans certains parages influents une tendance marquée à presser et à encourager le clergé à s'exprimer d'une façon parfaitement indépendante dans les matières religieuses sans s'inquiéter des dogmes établis. Froude dit par exemple : « On nous sert les lieux communs professionnels d'hommes qui ont un fort intérêt temporel à défendre l'institution qu'ils représentent. Nous sommes curieux de savoir ce que pense cette partie du clergé qui aime la vérité sans tenir compte de ses perspectives terrestres. » Il ajoute : « Que ceux qui sont le plus capables de former une saine opinion, après avoir examiné les rapports de la science, de l'histoire avec ce qui passe aujourd'hui pour révélation, nous disent franchement ce qu'il y a parmi les doctrines populaires, de fermement *établi*, d'incertain, et peut être de mal compris. »

Tout cela est bel et bon, à condition de rester dans les limites convenables. Les laïques ont sans doute le droit de demander beaucoup dans ce sens des « administrateurs de leurs intérêts spirituels » dont « on paye les loisirs afin qu'ils prennent soin de ces choses. » Il était grand temps par exemple qu'en Angleterre le clergé formât *la société d'apologétique chrétienne* (*Christian Evidence Society*) dont nous avons parlé plus haut. Mais l'objet de cette société et de tout autre mouvement semblable entrepris par le clergé contre le scepticisme moderne se trouve, cela va sans dire, renfermé dans des limites bien définies : Quel que soit le nombre des « doctrines populairement enseignées, » qui pourront se trouver n'être pas justifiées d'une façon convenable, après avoir examiné tous les rapports de la science, de l'histoire, avec « ce qui passe aujourd'hui pour révélation, » l'intention décidée des théologiens est aujourd'hui de démontrer enfin d'une façon déterminée et d'une manière conforme aux besoins de la pensée et de la culture modernes tout cet ensemble de doctrines courantes. Il n'entre pas dans l'esprit des hommes engagés dans l'entreprise dont nous parlons qu'il puisse y avoir dans les doctrines reçues quelque chose à abandonner

comme incertain ou mal compris. L'ecclésiastique doit aller loyalement jusque-là. Mais si les hommes de lettres modernes cherchent à le pousser plus loin, jusqu'à dire ce que parmi les dogmes chrétiens reçus il regarde comme incertain et erroné, il doit alors s'arrêter avec résolution pour aussi longtemps qu'il reste responsable d'une paroisse et réclame le droit de monter en chaire. Il doit se souvenir ici qu'il est poussé hors de ses propres limites à une discussion libre de difficultés théologiques contre laquelle s'élève avec indignation tout principe d'honneur professionnel, ainsi que toute obligation légale, ecclésiastique et morale. Si la théorie populaire de l'adhésion aux « Trente-neuf articles » est vraie, dit Froude, et si ces articles sont des articles de foi, un être humain raisonnable, à peine sorti de l'enfance, s'engage à admettre une longue série de propositions inextricables et excessivement difficiles de théologie abstraite. Il prend l'engagement de ne jamais vaciller, ni douter, de ne jamais laisser ébranler son esprit, quel que soit le poids des arguments ou de l'évidence mise en œuvre pour peser sur lui. C'est-à-dire il promet de faire ce qu'aucun homme vivant n'a le droit de faire. » Mais malgré tout cela, le théologien de profession ne peut jamais changer le fait qu'il a promis de faire cela ; si ses opinions changent il peut ou bien les garder dans le secret, ou bien supporter les conséquences légales et ecclésiastiques de son aveu. Si donc ce devait jamais être un cas de conscience pour quelque théologien de profession de proclamer ouvertement tel dogme chrétien incertain et tel autre erroné, que sa conscience d'une façon ou d'une autre soit mise à l'aise. Mais en même temps, dès qu'il aura commencé à critiquer le dogme chrétien reçu, qu'il ne continue pas un instant à réclamer la position ou les appointements d'un prédicateur loyal des dogmes mêmes qu'il combat. Qu'il accepte sa destitution, qu'il recoure à quelque honnête emploi civil pour gagner sa vie, ou même qu'il mendie son pain de porte en porte, si cela est nécessaire, mais qu'il se garde lui-même avec un soin jaloux de porter en rien atteinte à la fidélité et à la vérité. Mais supposons qu'au contraire il veuille décidément monter en chaire, et

dénonce les dogmes arrêtés de l'église chrétienne particulière à laquelle il a promis fidélité, tandis qu'il continue à se faire entretenir par ses paroissiens. Dans ce cas pourquoi ne s'élèverait-il pas aussitôt un cri pressant réclamant de le réduire au silence, de le fouler aux pieds, et puisque les châtiments corporels ne sont plus de mise aujourd'hui dans sa vocation, de le priver des moyens d'existence ? Pourquoi les chaires et la presse religieuse ne pourraient-elles pas « retentir contre lui du vieux cri de sacrilège ? pourquoi l'antique engin des tribunaux ecclésiastiques ne s'ébranlerait-il pas en grinçant sur ses gonds rouillés ? pourquoi la dénonciation et l'anathème du bon vieux temps ne prendraient-ils pas la place du raisonnement ? » Du point de vue des autorités théologiques et des paroissiens qui l'entretiennent, l'ecclésiastique en question s'est évidemment rendu coupable du plus éclatant sacrilège ; les tribunaux civils ou les simples cours ecclésiastiques suivant les cas doivent intervenir pour le condamner ; il a pleinement droit non pas à des raisons mais bien à la dénonciation et à l'anathème. Si c'était dans toute autre profession que la théologie qu'il eût commis un pareil attentat contre ses engagements et ses obligations, il n'y aurait personne en effet pour mettre en question l'à-propos de ce procédé dans un cas pareil. La vérité est, comme dit Froude lui-même, que « la discussion ne peut être libre tant que le clergé, en prenant un autre parti que celui qui lui est imposé, est soumis à la persécution et à la privation de ses moyens d'existence ; elle ne peut être libre tant que l'expression d'un doute est considérée comme un péché par l'opinion publique, comme un crime par la loi. » Par conséquent, lancer dans l'église chrétienne des appels incendiaires excitant le clergé à une libre discussion des difficultés religieuses modernes, malgré ou même contre les dogmes chrétiens arrêtés, c'est là, toutes les conditions du problème étant dûment considérées, agir avec autant de cruauté que d'étourderie. Puis en publiant son célèbre « Appel à la libre discussion des problèmes théologiques » par les théologiens de profession, Froude était loin de se douter lui-même de l'effrayante liberté que devrait avoir

cette discussion pour qu'il fût possible de se rendre compte jusqu'au fond des exigences religieuses de notre époque. Prenons par exemple la question vitale des vues modernes sur l'Écriture. Nous avons déjà vu plus haut notre brillant auteur appeler bravement de ses vœux « une édition des évangiles où les difficultés ne seraient ni passées sous silence avec une commode négligence, ni indiquées avec une indifférence affectée. » Et juste un peu auparavant il déclarait tout aussi bravement : Tout homme qui a été élevé chrétiennement désire rester chrétien, or quiconque sait quelque peu ce qui se passe dans le monde, réclame qu'on lui dise quelle preuve peut invoquer le Nouveau Testament pour être reçu. Toute autre histoire miraculeuse est discréditée comme légende. Nous voulons qu'on nous montre de bonnes raisons pour maintenir la seule grande exception. » Il va sans dire toutefois, comme Renan le remarque pour Channing, que s'il engage les hommes à faire par eux-mêmes des recherches, il n'entre pas dans son idée qu'une recherche indépendante puisse mener personne hors du christianisme. De même nous devons reconnaître au sujet de Froude que, tout en réclamant si courageusement une pleine et hardie investigation de la question moderne des évangiles il ne s' imagine pas un instant qu'une pareille investigation puisse avoir pour résultat de convaincre que, si toute autre histoire miraculeuse doit être discréditée comme légende, les évangiles mêmes ne font pas la moindre exception. Ayant été « élevé chrétiennement » il « désire rester chrétien » dans ses vues sur l'Écriture. Or comme il le dit ailleurs : « L'inspiration de la Bible est le fondement de toute notre foi, et c'est une chose terrible pour nous d'être dans l'incertitude sur l'étendue de l'inspiration ou sur ce que la Bible garantit comme vrai et sur la manière dont elle le fait. » C'est-à-dire que pendant qu'il réclame que le clergé dise hardiment son sentiment sur les difficultés qui se rattachent à la controverse biblique moderne, il souhaite et il espère le voir se tirer de ces difficultés non-seulement d'une façon honorable mais encore victorieuse. Que si par aventure on n'arrivait pas à établir au moins la vérité historique des

« principaux faits de l'histoire évangélique » par exemple, il n'aurait plus la moindre patience. Mais supposons que la libre discussion des difficultés en question dût, de l'avis de certains ecclésiastiques, aboutir au contraire à la conclusion que, même quant aux principaux récits d'ordre surnaturel, l'histoire évangélique n'est qu'un tissu d'erreurs historiques ! S'il s'agit de questionner « ce clergé dont l'amour de la vérité n'est pas dépendant des perspectives terrestres, » il est évident que ce clergé-là est aussi libre de dire que la Bible abonde en mythes et en légendes, que de dire qu'elle est la parole même de Dieu, s'il est conduit à ce résultat par un examen attentif des problèmes débattus.

Ou bien prenons la question plus importante encore de la personne de notre Seigneur. Ici, malgré la foi de dix-huit siècles, le savant moderne réclame, comme dit Renan, le droit de citer devant son tribunal l'homme dont le front nous semble toujours entouré de l'auréole de la divinité. Bien plus, on prétend de nos jours que l'historien de Jésus doit être aussi libre dans son jugement que l'historien de Bouddha ou de Mahomet. Mais qu'arrivera-t-il si, comme résultat de la libre discussion de la question qui se présente à nous, un ecclésiastique conclut que le dogme traditionnel de la divinité de notre Seigneur est non-seulement incertain, mais évidemment erroné et que sans aucun doute il faut se ranger à l'opinion de Strauss que Jésus ne fut qu'un prétendant à la divinité, appuyant ses prétentions au moyen de vulgaires tours de thaumaturgie ? Un tel ecclésiastique ne peut sauvegarder sa bonne foi que si en montant en chaire il proclame exactement et franchement les résultats auxquels il est arrivé sur ce sujet. Ou bien supposons que ce soit l'existence même et la personnalité de Dieu lui-même qui soit prise pour sujet d'investigation complète, sincère. Si, malgré tous les dogmes établis, l'ecclésiastique chrétien doit avoir réellement la liberté de signaler ce qu'il y a d'incertain ou d'erroné, dans les doctrines courantes il devra alors se trouver investi non-seulement de cette liberté non limitée qui peut convenir à quelque Froude chrétien se trouvant parmi ses paroissiens, mais il devra posséder aussi une liberté absolue qui seule satis-

fera le scepticisme moderne plus exigeant d'une autre classe de ses auditeurs. Il devra donc avoir le droit de déclarer qu'il a abouti au panthéisme, au matérialisme, à l'athéisme même, comme il aurait eu celui d'avouer son théisme chrétien.

Renan déclare que les études critiques au sujet des origines du christianisme ne pourront dire leur dernier mot que lorsqu'elles seront cultivées dans un esprit séculier et non religieux, selon la méthode des Grecs, des Musulmans, des Hindous, hommes étrangers à toute théologie et ne songeant ni à approuver, ni à déprécier, ni à défendre, ni à démolir les dogmes. Voici donc qu'un des esprits les plus marquants, un des savants les plus influents de notre époque, nous invite à débattre les problèmes les plus importants de la religion dans un esprit non-seulement non théologique, mais encore non religieux, purement séculier et scientifique. « Tout le système d'éducation moderne, dit le duc de Somerset, tend au même résultat. Des hommes qui ont été instruits soigneusement à se défier de l'autorité, et à s'en rapporter pour l'acquisition de la connaissance à l'expérience, à l'analyse et à une patiente recherche, ne peuvent plus se dépouiller d'une habitude d'esprit qui est devenue une partie de leur nature. Il faut ou bien qu'ils suppriment et rejettent toute pensée religieuse, ou bien qu'ils appliquent aux documents de la religion révélée le même esprit d'investigation qui a rouvert les sources de l'histoire et étendu le domaine de la science. » Il est nécessaire d'ajouter quelques mots au sujet de l'esprit purement séculier et non religieux du savant, en opposition à l'esprit différent du théologien, quand il s'agit de questions positivement religieuses. Le savant est donc, suivant la remarque de Renan citée plus haut, étranger à toute théologie, il ne songe ni à applaudir, ni à déprécier, ni à défendre, ni à démolir les dogmes. Il résulte de là qu'il est donc complètement libre à l'égard des doctrines généralement admises dans les églises chrétiennes, et auxquelles nous avons vu que le théologien a au contraire subordonné son propre choix, son propre sens du vrai et du faux, de façon à ne plus pouvoir être un investigateur indépendant de la vérité. Ne s'étant point engagé à prêcher ou à défendre une vue quelcon-

que de la foi chrétienne, n'étant point payé pour cela, le savant, lui, est également libre d'arriver à cette conclusion-ci ou à cette conclusion-là, comme bon lui semble, et de la prêcher. S'il choisit, d'après la lumière qu'il possède sur le sujet, de dire que la Bible est inspirée, que Jésus est divin, qu'il existe un Dieu personnel, c'est fort bien; dans le cas contraire, il ne viole aucun vœu, il n'insulte et n'outrage aucun patron. Le théologien au contraire est pieds et poings liés par lui-même et vis-à-vis des autres, alors qu'il aborde hardiment l'examen scientifique de sa propre foi et de son propre système religieux.

Au premier abord : « Pour des hommes ou des femmes d'une piété tendre et sensible, dit Froude, un examen du fondement de leur foi paraît choquant ou profane. Et toutefois cette dévotion de la piété est un élément excellent. Révéler est bon, mais seulement à la condition que l'objet du respect soit une chose digne d'être révérée. » « La religion, dit Max Müller, est un objet sacré et a droit à notre plus profond respect. Mais le vrai respect ne consiste pas à déclarer un objet, parce qu'il nous est cher, impropre à un libre et honnête examen. Le vrai respect se montre en traitant tout sujet, pour si sacré, pour si cher qu'il soit à nos yeux, avec une parfaite confiance, sans crainte et sans faveur, avec une loyauté envers la vérité qui jamais ne fléchisse ou ne fasse de compromis. » Mais supposons que l'esprit religieux devienne, pour des raisons pareilles, assez irrespectueux pour s'engager dans un sérieux examen en vue de se rendre compte de la foi à la divinité de notre Seigneur. Il n'en reste pas moins vrai que du point de vue strictement religieux, des croyants dévoués « ne sont pas, dit Liddon, à la recherche de la vérité, ils en jouissent. Il est même pénible pour eux de penser à prouver une vérité qui est maintenant la vie même de leurs âmes. Dans toute leur activité spirituelle, dans leurs prières, dans leurs méditations régulières, dans leur étude de la sainte Ecriture, dans leurs pensées habituelles à l'égard de l'éternité future, ils prennent la divinité de Christ pour accordée, et il ne leur arrive jamais de mettre en question une réalité dont ils savent qu'ils reçoivent continuellement de nouveaux courants de lumière, de chaleur et de force. »

Tous les croyants chrétiens ne possèdent pas cependant en ceci l'esprit purement religieux. Par toutes leurs dispositions intellectuelles ils sont plutôt forcément amenés à chercher, à douter, à être plus ou moins incrédules, tant qu'ils ne se sont pas rendu compte des bases de leur foi. Les chrétiens de ce genre ne sont donc pas empêchés de chercher à se rendre scientifiquement compte des bases de leur propre foi religieuse, ni parce qu'ils la regardent comme trop sacrée pour être examinée, ni parce que leur pieuse jouissance est trop excessive pour qu'ils puissent penser à l'analyser et à la démontrer. En même temps ces hommes ne doutent d'aucun dogme vital du christianisme, mais ils sont même prêts à proclamer toute la foi chrétienne à la face du monde entier, et à la défendre aussi, s'il est besoin, au milieu du péril. Et avec tout cela à quoi sommes nous arrivés? Nullement à avoir un chercheur indépendant et scientifique de la vérité religieuse. Au contraire nous avons toujours affaire uniquement à un homme qui sans aucun doute se croit déjà en pleine possession de toute la vérité religieuse, et qui dans sa forme inférieure est un controversiste purement religieux, et même dans sa forme supérieure rien de plus qu'un simple dogmaticien en théologie. Tant que ce genre d'investigateurs religieux peut avancer en restant dans la supposition qu'un libre et courageux examen des bases de sa foi religieuse aura indubitablement pour résultat de le rendre toujours plus capable de démontrer la validité de ses dogmes, c'est le plus brave des braves. Changez la position, et vous avez une tout autre espèce de héros. La simple supposition qu'une recherche libre et courageuse de la vérité chrétienne pourrait faire de lui un sceptique au sujet des moindres points de la doctrine chrétienne, suffirait à le rendre tout tremblant. Mais qu'une fois il entrevoie la possibilité qu'une pareille recherche de la vérité le conduise en définitive à devenir incrédule dans ses vues sur l'Écriture, moqueur quant à Christ, panthéiste, matérialiste ou même athée quant à Dieu, et son cœur se défendra à l'instant même à la pensée d'une entreprise de ce genre.

Certes les plus ardents champions de la religion chrétienne

sont loin de se figurer combien leur courage dépend presque uniquement de la confiance implicite avec laquelle ils entreprennent et poursuivent leurs plus hardies recherches, quant au comment et au pourquoi des dogmes chrétiens généralement reçus. Si cette confiance commence une fois réellement à vaciller, aussitôt la défaite, la déroute, la panique se lisent sur leurs pâles figures. Mais supposons que surmontant ses obstacles intérieurs, tenant au respect, à la pieuse jouissance, à la confiance implicite, le théologien chrétien commence à se dire : Parmi les hommes les plus sincères et les plus capables il en est un si grand nombre aujourd'hui, si profondément ébranlés dans leurs vues religieuses, il y a tant de savants et de penseurs profonds ouvertement hostiles à la foi et au système chrétiens ; il est grandement temps de voir exactement ce qui est vrai et ce qui est faux parmi les dogmes chrétiens courants. Eh bien ! même alors il est inhérent à la nature de la situation, que le théologien conduise toujours son examen, en vue d'établir la validité d'un dogme chrétien quelconque, obéissant en cela à la tendance entière de son éducation, à tous ses préjugés, à toutes ses présuppositions, à toutes ses préventions, qui l'entraînent comme une marée presque irrésistible dans l'unique direction de son propre point de vue religieux. « Soutenir que le clergé qui est mis à part pour étudier un objet spécial, doit être la seule classe de personnes à laquelle il soit interdit d'avoir une opinion indépendante sur ce sujet, ce serait, dit Froude, comme prétendre que les juristes ne doivent pas prendre part aux amendements de la constitution, que les ingénieurs doivent se taire sur la mécanique, et si quelque amélioration est nécessaire en médecine que les médecins n'ont rien à dire là-dessus. » Mais chacun voit évidemment, pouvons-nous répondre ici, qu'il est absolument impossible que le théologien de profession puisse, comme le réclame bien évidemment notre époque, avoir la liberté de discuter les questions religieuses fondamentales qui sont aujourd'hui soulevées devant le public qui pense et demandent à être examinées et résolues. Quand même il serait libéré de tout engagement formel de prêcher les dogmes chrétiens reçus, fût-il expressément salarié

pour prononcer un verdict parfaitement indépendant sur la question de savoir combien de ces dogmes sont incertains ou erronés, même alors il faudrait à l'ecclésiastique chrétien bien des années pour s'accoutumer à une étude privée, libre et courageuse de ces questions, avant qu'il pût se libérer de mille habitudes mentales et de mille sentiments qui le rendent totalement incapable de remplir la tâche en question. Le duc de Somerset, avons-nous vu, observe que tout le système d'éducation moderne séculière tend à contraindre les laïques ou à repousser toute pensée religieuse, ou à appliquer aux documents de la religion révélée le même esprit libre et indépendant d'expérience, d'analyse et de patiente recherche qui appartient à toutes les investigations dans le champ de la science; si cela est vrai, il l'est tout autant, pouvons-nous dire, que l'éducation théologique traditionnelle tend à produire comme un état d'esprit contraire qui fait que le clergé doit ou abandonner et repousser toute tendance et habitude de pensée religieuse, ou ne pas appliquer aux questions fondamentales en rapport avec la foi et le système chrétiens, un pareil esprit d'investigation. Mais outre « la liberté intérieure du sentiment et de l'intelligence à l'égard de certaines présuppositions religieuses et dogmatiques, » l'investigateur moderne des grandes questions religieuses, doit posséder encore, d'après Strauss, une « indifférence scientifique à l'égard des résultats et des conséquences. »

Tout le monde n'a pas la réserve de passer sous silence le plus inférieur des côtés de la question, l'intérêt que les théologiens de profession ont à proclamer et à défendre les vues chrétiennes courantes. Froude, par exemple, leur fait l'injure de déclarer plus haut « qu'ils sont fort intéressés à défendre des institutions qu'ils représentent; » puis il ajoute qu'il désire « savoir ce que pensent ceux d'entre les ecclésiastiques dont l'amour pour la vérité est indépendant des perspectives terrestres. » Il y a certainement aujourd'hui et surtout dans l'église d'Angleterre bien des théologiens qui considèrent leur profession presque exclusivement du point de vue de leurs revenus. Conserver un bon salaire permettant de mener une vie oisive, avancer de position

en position, constitue pour eux le *summum bonum* de leur état d'ecclésiastique. Mais les hommes cultivés doivent savoir à merveille que cette classe de théologiens de profession se gardera bien de soulever la moindre difficulté au cas où l'on en viendrait une fois à attaquer ouvertement les dogmes chrétiens courants. Que cette manière d'être un pasteur chrétien devienne bien rétributive et populaire et ils n'hésiteront pas un instant à l'adopter. En fait ces hommes, qui ne font que suivre l'armée de Christ, ces purs esclaves du pouvoir parmi les ministres chrétiens, ce sont eux qui sont les lâches, les vrais théologiens, renégats, commençant déjà à céder aux insultes et à la pression du mouvement moderne anti-dogmatique et à monter de propos délibéré en chaire pour déclarer catégoriquement « combien d'entre les doctrines populairement enseignées, leur paraissent incertaines ou erronées. » Quant à ceux qui refusent avec fermeté d'entrer dans une « libre discussion des difficultés théologiques » tout à fait inconciliables avec leurs engagements formels au sujet des dogmes chrétiens, ce sont justement les ecclésiastiques qui au fond sont le moins affectés dans leur ministère chrétien par leur position actuelle ou leur perspective d'avenir.

Sans doute ils peuvent justement se trouver aujourd'hui dans une position élevée et toucher de beaux émoluments et cela purement à cause de leur fidélité et de leur zèle à maintenir les idées chrétiennes courantes : mais que les temps changent, que cette même fidélité, ce même zèle en viennent à leur coûter non-seulement la perte de tout ce qu'ils acquièrent aujourd'hui par leur moyen, mais encore de tout ce qu'ils sont, espèrent et ont, et ils n'en adhéreront pas moins aux vues en question. C'est ici que se trouveront, s'il devait jamais en être besoin, les martyrs et les confesseurs des doctrines populairement enseignées aujourd'hui dans l'église chrétienne. Ils ne défendent nullement ces doctrines parce qu'ils ont un grand intérêt temporel à agir ainsi. Ils les défendraient avec autant de zèle, même s'ils avaient un intérêt temporel beaucoup plus fort à ne pas le faire, mais plutôt à les attaquer. Ils ont la plus absolue conviction non-seulement de l'entière vérité de ces

doctrines, mais aussi de leur importance vitale pour toute la race humaine. Attendre de ces théologiens, lorsqu'il s'agit de points fondamentaux et essentiels, qu'ils admettent la proposition monstrueuse pour eux que tel dogme chrétien est incertain et tel autre erroné, c'est comme leur demander, à leur point de vue, de replonger le monde chrétien dans les ténèbres qui ont précédé le christianisme et de détruire ainsi la lumière et l'espoir éternels de toute la famille humaine.

C'est donc une parfaite impossibilité pour un vrai théologien de profession de discuter la foi et le système chrétiens, ne fût-ce qu'avec quelque chose de ressemblant à une « indifférence scientifique à l'égard des résultats et des conséquences. » Il pourrait mille fois siéger plus impartialement dans un jury où sa propre vie et sa propre fortune seraient en cause. Mais avec le pur chercheur scientifique de la vérité religieuse tout est ici entièrement changé. Il n'a aucune conviction absolue sur la vérité des idées chrétiennes courantes, ni sur leur importance pratique pour la société ou pour l'individu. Au contraire la seule chose qu'il cherche à connaître c'est si ces vues sont vraies ou fausses. Aussi tout ce dont il s'occupe, c'est simplement de se garder de toute erreur dans ses recherches. Tant que les résultats de ses recherches sont vérifiables d'un point de vue strictement scientifique, il lui est parfaitement égal de découvrir que les vues reçues sont vraies ou qu'elles sont fausses. « Nous ne cherchons, dit Renan, comme simple homme de science, que la pure vérité historique, sans l'ombre d'une-arrière pensée théologique ou politique ; » « nous contentant, ajoute Huxley, de suivre la raison et les faits en toute simplicité et honnêteté de dessein, où que cela puisse nous mener, dans la conviction qu'un enfer d'honnêtes gens serait bien plus supportable qu'un ciel de fourbes angéliques. » C'est donc aux théologiens de profession qu'il appartient dans la crise religieuse actuelle de provoquer, pour autant que cela est en eux, *la discussion et la défense* ; mais ils ne sauraient discuter les témoignages scientifiques en faveur de chacun des dogmes fondamentaux du christianisme de façon à répondre complètement aux exigences intellectuelles de la pensée et de la culture modernes.

Mais tout cela doit sans aucun doute être fait par les théologiens dans l'hypothèse que chacun de ces dogmes fondamentaux du christianisme est vrai. Sitôt que le problème ne consiste plus à établir théologiquement et à défendre un dogme donné comme vrai ; sitôt qu'il s'agit de déterminer scientifiquement si un dogme est vrai ou faux , aussitôt le rôle du théologien de profession est terminé. En d'autres termes un nouvel ordre d'activité chrétienne a été réellement créé par les circonstances spéciales de notre temps ; une activité pour laquelle le théologien proprement dit n'est pas plus fait originellement que pour les fonctions civiles ou le commandement militaire ; il est payé pour ne pas s'engager dans cette activité qu'il a promis expressément de ne pas exercer, pour la mise en œuvre de laquelle il est à tous égards rendu impropre par son éducation théologique tout entière, par toutes ses habitudes mentales , ses préjugés , ses préconceptions , ses préventions, ainsi que par un respect inévitable pour ce qu'il considère comme de la plus haute importance pour toute la race humaine.

La position n'est plus la même pour les penseurs et savants favorables au christianisme parmi les laïques. Au contraire, ils sont comparativement parlant libres intérieurement et extérieurement de servir ou plutôt de se proposer de servir la cause chrétienne. D'abord sans démission, ni déposition ils font déjà partie de la « communauté laïque. » S'ils se risquent à « exposer leurs perplexités, » personne si ce n'est une poignée de fonctionnaires d'une église locale n'a le droit de protester, et encore moins de les forcer à se taire. En outre, au lieu d'une éducation purement théologique , les laïques ont déjà été dans plusieurs cas « instruits soigneusement à se défier de l'autorité, et à s'en rapporter pour l'acquisition des connaissances à l'expérience, à l'analyse et à la patiente recherche. » Ils sont par conséquent relativement préparés dès le début à appliquer à toutes les questions touchant au christianisme le même esprit purement séculier et non religieux d'investigation que le savant sévère applique à toute question de son domaine spécial. Non-seulement ce champ particulier est aussi librement ouvert aux laïques chrétiens qu'il est fermé et muré pour le clergé ;

mais toute cette tendance de notre époque, qui a fait naître le besoin de discuter les dogmes chrétiens avec une méthode purement séculière et scientifique, au lieu d'être purement religieuse et théologique, toute cette tendance a été elle-même d'abord créée non par des théologiens, mais par des laïques. Ainsi Renan, Darwin, Huxley, Herbert Spencer et presque tous les autres fondateurs ou chefs distingués des écoles modernes de pensée anti-chrétienne, aujourd'hui populaires et puissantes, sont au nombre des laïques. Si les laïques ont eux-mêmes fait naître la nécessité de discuter, d'après des méthodes purement séculières et non religieuses, toutes les questions religieuses, auxquelles les théologiens de profession sont dans l'impossibilité de répondre, il est vraiment difficile de comprendre ce qui peut autoriser Froude à présenter sous forme de reproche le fait que lui et d'autres comme lui « n'ont rien à espérer des théologiens, à quelque école qu'ils puissent appartenir? » Pourquoi en serait-il autrement? Pourquoi les laïques chrétiens ne feraient-ils pas comme le propose Froude, pourquoi ne « prendraient-ils pas eux-mêmes la chose en main comme ils le firent à la Réformation? » En fait, à moins que nos hommes cultivés *anti-chrétiens* soient les seuls laïques suffisamment intéressés au sort du christianisme pour nous dire nettement, d'un point de vue scientifique « combien d'entre les doctrines populairement enseignées leur paraissent incertaines ou erronées, » il faut que les hommes cultivés *chrétiens* qui font partie des laïques se rallient à la rescousse. Pour nous ecclésiastiques chrétiens sans secours et enchaînés, nous désirons de notre côté, connaître ce que pensent sur tant de questions religieuses vitales ces *laïques* chrétiens « dont l'amour de la vérité est indépendant de leur avenir terrestre. » Nous devons protester contre le droit des « laïques instruits, des hommes de loi, des historiens, des savants, des hommes d'état » et autres semblables, de rester, comme Froude dit que c'était le cas en 1863, pour la plupart « silencieux ou modestement incertains. » Comparés au clergé ils sont non-seulement libres et à même d'aborder les graves conclusions religieuses de notre époque dans un esprit vraiment scientifique, mais, comme nous l'avons

vu plus haut, ils sont beaucoup plus tenus moralement de le faire que le clergé. Pour faire sentir toujours plus cette obligation morale à l'esprit et à la conscience des laïques instruits, revenons-en pour un moment au sujet vital choisi par Froude en 1864, pour un de ses plus importants essais : « *La critique et l'histoire évangélique*. » Il n'y avait, cela va sans dire, pas la moindre objection à ce que ce grand historien anglais en traitant ce sujet « exposât quelques difficultés dont il serait bon que la théologie anglaise contint une solution plus claire que ce n'était le cas. » Il n'y avait pas la moindre objection non plus à ce qu'il protestât avec éclat contre le fait que le clergé n'avait abordé ces questions, avant son traité sur la Bible, que tardivement et d'une manière superficielle. Mais que fait notre laïque après avoir lui-même traité la question d'une façon peu profonde et peu intelligente? Il s'excuse en prétextant sa qualité de littérateur et dit : « Mais l'objet de cet article n'est pas d'examiner telle ou telle théorie. Fort occupés d'autres professions, et trouvant à peine assez de loisir pour reconnaître combien le problème est compliqué, les laïques ne peuvent que se tourner pour réclamer du secours du côté de ceux qui sont mis à part pour être leurs directeurs en théologie. »

Maintenant nous ecclésiastiques, avons à notre tour un mot de réclamation à l'adresse de Froude. Après avoir exposé quelques difficultés, après avoir trouvé assez de loisir pour apprendre combien le problème évangélique moderne est compliqué, pourquoi entreprend-il alors de rejeter entièrement sur les théologiens le soin de tirer l'affaire au clair? Pourquoi en un mot n'a-t-il pas poursuivi ses propres recherches jusqu'à ce qu'il eût ou succombé ou réussi à trouver cette édition des évangiles qu'il réclame « où les difficultés ne seraient ni passées sous silence avec une négligence commode, ni indiquées avec une indifférence affectée? » Quand Strauss, par exemple, entreprit en 1835, au point de vue sceptique de la question, de donner cours à toutes les difficultés les plus scientifiques contre la Bible, il fit un travail complet. Que les laïques qui comme Froude, « élevés en chrétiens, désirent rester chrétiens » dans leurs vues sur l'Écriture, fassent au moins, quand ils se mettent

à défendre la Bible, un travail aussi complet que celui que font ces autres laïques qui l'attaquent. Ou bien prenons Renan, quoique ses livres ne soient pas théologiques, mais des recherches purement scientifiques, appliquant à la religion chrétienne les mêmes principes scientifiques de critique adoptés à l'égard des autres branches d'investigation. Comment ce laborieux membre de l'Institut a-t-il procédé à la composition et au perfectionnement de sa fameuse *Vie de Jésus*? S'est-il contenté de constater le problème compliqué, soulevant quelques difficultés de nature à embarrasser les théologiens, pour en appeler au clergé afin qu'il apaisât la tempête de doutes qu'il avait lui-même ainsi déchainée, et pour se récuser ensuite en prétextant sa profession séculière? Au contraire, nous avons vu plus haut avec quel soin Renan travailla pour sa *Vie de Jésus*, réfléchissant à son sujet jour et nuit, ne négligeant aucune source d'information ancienne ou moderne, dans toute la littérature; explorant en outre tout le pays de l'Evangile; tout cela avant de donner au monde son ouvrage; puis, plus tard se plongeant soigneusement pendant quatre années entières dans une masse immense et fastidieuse de critiques, en dépit des outrages et des calomnies, pour y trouver quelque suggestion en vue de donner à son ouvrage la forme définitive. Et ce qui est vrai de la *Vie de Jésus* de Renan, l'est aussi plus ou moins, avons-nous dit, de l'*Ecce Homo* de Seeley, de l'*Origine des espèces* de Darwin, des *Premiers principes* de Herbert Spencer, et en un mot de tous les ouvrages anti-chrétiens de ces auteurs ou d'autres encore qui ont produit dans toute la chrétienté une impression puissante, étendue et permanente sur les esprits d'hommes profonds. Ces ouvrages, répétons-le, ont été faits non-seulement par des génies de premier ordre, mais encore au prix de longues années d'une pensée profonde, d'une recherche sérieuse et du plus laborieux travail. Ce n'est que lorsque nous prenons des volumes chrétiens comme « *Théologie chrétienne et Scepticisme moderne* » par le duc de Somerset, ou des essais comme « *La critique et l'Histoire évangélique* » de Froude, que nous trouvons des livres de simples amateurs superficiels. Au lieu « d'études courtes et superfi-

cielles sur les grands sujets religieux, » il est grand temps que nos laïques instruits en fassent de longues et profondes.

Sans doute les laïques chrétiens peuvent se défendre en disant qu'ils ont toujours agi dans la supposition, qu'il appartient plus aux théologiens qu'à eux de se prononcer d'une manière compétente sur les grands problèmes religieux à l'ordre du jour. Et quant au passé on peut accorder la chose. Mais pour le présent ou l'avenir il faut désormais que l'on proclame et que l'on comprenne partout dans le monde chrétien que si les théologiens de profession ont sans doute leurs devoirs et leur responsabilité vis-à-vis des troubles religieux si sérieux de notre époque, les laïques chrétiens ont aussi les leurs. Aux théologiens de profession il appartient de discuter et de régler théologiquement pour ceux qui ont une instruction théologique, et aux laïques chrétiens de discuter et d'établir scientifiquement pour ceux qui ont une instruction scientifique, toutes les questions fondamentales au sujet de la religion, qui inquiètent aujourd'hui les esprits des penseurs dans toute l'étendue du monde chrétien. Ici nous ne devons pas oublier de mentionner et de saluer comme l'un des signes les plus encourageants dans l'état actuel du conflit au moins en Angleterre, le fait que déjà, contrairement à l'usage du passé, les laïques commencent largement et rapidement, avec plus ou moins d'intelligence, à se rallier à la rescousse. Ainsi tandis que toutes les conférences données de 1870 à 1871 sur le *Scepticisme moderne* devant la *Société d'apologétique* de Londres (Christian Evidence Society) avaient été faites par un théologien de profession, cinq des onze leçons du cours donné devant la même société de 1871-72 sur la *Foi et la libre pensée*, l'ont été par un chrétien laïque.

Cette activité chrétienne d'un nouveau genre qui incombe ainsi aux laïques chrétiens, en tant que distincts du clergé, est sans aucun doute l'une des plus sérieuses et des plus importantes qui aient jamais été confiées aux amis de Christ dans toute l'histoire du christianisme. Déjà dans le commencement du présent article, nous avons constaté le fait effrayant que comparées aux questions qui sont aujourd'hui portées devant les masses qui pensent et qui lisent, provoquant un examen

courageux et une réponse décisive, tous les problèmes religieux du christianisme, traités même à la réformation, ne sont pas de la plus petite importance. En somme, il n'était alors question entre chrétiens, simplement que des doctrines et des pratiques de cette église chrétienne qui, bien que divisée en sectes, conserve pourtant toujours, dans un sens ou dans un autre, la Bible comme un héritage commun, une espérance commune. Aujourd'hui au contraire ce ne sont pas seulement les Ecritures chrétiennes, mais les miracles chrétiens, le Christ chrétien, même le Dieu chrétien pour lesquels le monde chrétien est appelé à combattre et cela jusqu'au jour où tout sera perdu ou gagné : « Pendant quinze siècles de son existence, dit Froude, l'église chrétienne a été placée sous la direction immédiate du Saint-Esprit qui contrôlait miraculeusement ses décisions en excluant la possibilité d'erreur. Cette théorie sombra à la réformation, mais laissa derrière elle une idée confuse que la vérité théologique est en quelque sorte différente de l'autre vérité. » « M. Mansell nous dit que dans les choses de Dieu la raison sort de son domaine, et que nous devons accepter ce qui est établi, ou bien ne rien croire du tout. » Là-dessus Huxley remarque au contraire que « l'antagonisme actuel entre la théologie et la science ne provient pas de la présupposition adoptée par les savants que toute théologie doive nécessairement être exclue de la science, mais simplement de ce qu'ils ne peuvent accorder que la raison et la conscience aient deux poids et deux mesures... Il ne se peut que le fait de croire parce que l'autorité le prescrit ou parce que nous désirons le faire, qui est un vrai crime quand il s'agit d'objets d'un certain ordre, devienne, sous le nom de foi, la plus grande des vertus quand il s'agit d'objets d'une autre espèce. »

Rien ne peut être plus agréable à celui qui estime au plus haut prix l'exactitude rigoureuse de la science que l'essai de se passer de toute croyance, sauf de celles qui peuvent affronter la lumière, qui cherchent plutôt qu'elles ne fuient la critique. « C'est, dit H. Spencer, parce qu'il sent combien la valeur de la plupart des propositions de la science est au-dessus de toute contestation que le parti théologique la regarde avec une telle

frayeur. Ils savent que durant les deux mille ans de son développement, quelques-unes de ses principales branches, — les mathématiques, la physique, et l'astronomie, — ont été soumises à la critique la plus rigoureuse par les générations successives, et se sont néanmoins toujours plus fermement constituées. Ils savent qu'à l'inverse de tant de leurs doctrines, qui furent une fois universellement reçues et ont été d'année en année mises davantage en question, les doctrines de la science, d'abord reçues seulement par quelques savants isolés, ont lentement conquis une adhésion générale et sont maintenant en grande partie au-dessus de toute discussion. Ils savent que les savants dans le monde entier se contrôlent réciproquement de la manière la plus rigoureuse ; et que toute erreur est exposée et rejetée sans merci, sitôt qu'elle est découverte. « Ainsi pendant que le clergé est empêché d'examiner d'une façon parfaitement libre et courageuse jusqu'à quel point les dogmes chrétiens sont vrais ou faux, pendant tout ce temps, semblable à une marée montante, l'impression se glisse dans les esprits cultivés du monde chrétien que « la vérité théologique est en » quelque sorte différente de l'autre vérité, » et cela dans un sens auquel M. Mansell n'a jamais songé. On ne veut plus « accorder que la raison et la conscience aient deux poids et deux mesures. »

La religion doit être un sujet d'investigation dans le même sens scientifique que toute autre chose. Les dogmes que l'on dit trop profonds pour la raison, commencent à être très généralement estimés trop faibles pour supporter l'examen. Les objets de foi que les théologiens veulent préserver d'une façon si jalouse de toute investigation scientifique libre et courageuse sont de plus en plus suspectés d'être incapables de soutenir cette investigation. Il est naturel dès lors que de plus en plus on voie s'étendre et s'affirmer la prétention de se débarrasser de toutes les croyances, à l'exception de celles qui peuvent braver la lumière et appeler plutôt que fuir la critique.

Si l'on demande où, au point de vue purement scientifique on peut trouver de pareilles croyances, les savants répondront sans peine. Nous hommes de science, disent-ils, nous contrôlons

réciiproquement nos résultats personnels par le plus sévère examen, nous dénonçons et nous rejetons l'erreur dès qu'elle est découverte, et les grandes conclusions de la science sont de jour en jour mieux établies. Quant aux dogmes de la théologie, ajoutent-ils, c'est exactement l'inverse qui a lieu. La plupart de ces dogmes, à mesure qu'ils sont soumis aux épreuves scientifiques des âges successifs, sont de plus en plus renversés. Reçus presque universellement autrefois, dans des temps comparativement dépourvus de science, ces dogmes sont aujourd'hui de plus en plus universellement mis en question, condamnés, rejetés, par les hommes cultivés et les penseurs. Il est évident qu'à une époque où l'atmosphère intellectuelle est surchargée, jusqu'à faire explosion, d'un pareil esprit et d'une pareille tendance, il faut ou bien que les dogmes chrétiens soient appuyés réellement et solidement « sur une preuve et un raisonnement semblable à ceux qui réclament notre assentiment aux propositions scientifiques ordinaires, » ou bien que les hommes de pensée et de culture, qui ont déjà si largement parcouru le monde chrétien en apôtres heureux de vues anti-chrétiennes sur Dieu, Christ, la révélation, voient avant longtemps le nombre de leurs disciples devenir plus effrayant encore qu'il ne l'est aujourd'hui, partout où ils répandront leurs doctrines.

Mais le christianisme sera-t-il capable de supporter un examen scientifique complet ? S'il ne l'est pas, tant pis pour lui. Car comme nous l'avons déjà remarqué, si le christianisme veut prétendre à être pris au sérieux par la classe cultivée déjà fort nombreuse et par les bataillons serrés qui la suivent, il doit se hâter alors de se faire accepter de leur part, exactement comme le font d'autres objets d'étude. Sinon, chacune des diverses formes de religion aujourd'hui mises en avant au nom de la pensée et de la culture moderne pour prendre la place du christianisme poursuivra ses succès plus ou moins éclatants dans sa tentative de s'emparer du gouvernement des esprits. Et il ne faut pas que nous chrétiens nous nous fassions illusion en pensant que les hommes de pensée et de culture qui demandent aujourd'hui une base scientifique pour

leur foi religieuse appartiennent tous à la « génération actuelle d'incrédules. » Bien au contraire, nous ne savons ce qu'ils deviendront demain, mais il est constant qu'ils réclament aujourd'hui et souhaitent de garder le nom de chrétiens. « Nous sommes visiblement arrivés, dit Froude, à une de ces périodes où on règle compte, où les titres établis sont examinés à fond, et les opinions établies éprouvées à nouveau. Dans les branches ordinaires de connaissances et de recherches humaines la mise en question judicieuse des opinions reçues a été regardée comme le signe d'une vitalité scientifique, un principe d'avancement dans la science, la source et la vraie racine du progrès salutaire et du développement. La Providence aurait pu placer la religion dans une sphère plus élevée, et établir sur la terre une autorité vivante et visible qui ne pût pas errer, étant guidée par le Saint-Esprit dans la vérité, et divinement maintenue dans sa possession. L'église catholique romaine se considère comme formant un corps pareil, mais, en rompant avec elle, les chrétiens protestants ont déclaré hautement que ni l'église de Rome, ni eux-mêmes, ni personne sur la terre, n'est exempt de la possibilité d'erreur. Il est de notre devoir aussi bien que de notre droit d'examiner de temps en temps nos remparts intellectuels, d'abandonner les positions que les changements de temps rendent intenables, et d'admettre dans le service du sanctuaire la pleine lumière des progrès scientifiques. » Nous ne devons pas non plus oublier ici le langage cité plus haut du duc de Somerset qui parlant des multitudes de l'église chrétienne déclare qu'elles « doivent ou bien abandonner et rejeter toute pensée religieuse ou appliquer aux documents de la religion révélée le même esprit d'investigation qui a déjà ouvert les sources de l'histoire et étendu le domaine de la science. » Tel est le secret du développement rapide et vraiment effrayant que le scepticisme moderne a pris parmi les chrétiens de la plus haute position intellectuelle. Ils sentent qu'il leur faut pour la vérité religieuse des raisons au moins aussi solides que pour toute autre vérité. Ils sentent et avec raison que le christianisme, en tant que conception théologique repose très

souvent sur des preuves qui ne sauraient satisfaire les besoins intellectuels d'un esprit scientifique indépendant. Les diverses formes de foi anti-chrétiennes maintenant répandues en plusieurs contrées chrétiennes sont au contraire mises en avant au moins avec toutes les apparences de la rigueur vraiment scientifique. Il y a donc là, disent ces gens, sous une forme ou une autre une foi religieuse qui, au moins d'apparence ou d'intention, repose sur une base scientifique rigoureuse, que sans contredit le christianisme ne possède pas, en tant que théologie. Quoi d'étonnant dès lors à ce que le christianisme soit rejeté et telle ou telle forme de croyance anti-chrétienne acceptée par un nombre toujours croissant dans l'église chrétienne d'hommes dont la tournure d'esprit est celle décrite plus haut ? Evidemment le seul remède convenable est de placer au plus tôt le christianisme en présence de tous les autres systèmes de religion, sur une base vraiment scientifique si cela est possible. Si partout les hommes deviennent de plus en plus décidés à pouvoir se rendre scientifiquement compte de la foi religieuse qui est en eux, il faut ou bien qu'on leur montre que le christianisme répond à cette exigence, ou bien qu'on leur permette d'adhérer à un genre de foi qui a l'air d'y répondre. Tout dogme chrétien courant hors d'état d'avancer une raison vraiment scientifique pour réclamer la croyance d'un penseur vraiment cultivé doit renoncer à toute prétention d'être cru par lui.

Mais qu'arrivera-t-il si tel dogme chrétien désireux au contraire de renoncer à toute défense purement théologique se disposait à affronter bravement l'épreuve du monde savant moderne ? Ce fait démontré, cette portion du christianisme au moins prendrait pied aussitôt d'une façon solide dans le monde savant. Dès lors qu'un savant affectât de parler d'un ton protecteur de cette portion du christianisme, ce serait tout à fait comme s'il condescendait à parler avec sympathie de la loi de gravitation. Si quelque homme influent dans les plus hauts parages intellectuels s'avisait de parler avec moquerie de cette portion du christianisme ce serait comme tenter de couvrir de ridicule quelque fait établi en physique. Enfin pour tout le monde entier des

savants, parler désormais de ruiner ce christianisme serait comme dépenser toute son habileté mécanique et toutes les ressources de ses magasins pour renverser un des problèmes les mieux établis d'Euclide. Ici donc s'ouvre un large champ d'activité chrétienne de la plus haute importance dans lequel nos laïques chrétiens doivent entrer immédiatement.

Quel que puisse être le sort de la plus grande partie de la *Théologie chrétienne*, nous ne pensons pas, pour ce qui nous concerne, que la tentative de placer le *christianisme* sur une base vraiment scientifique doive le moins du monde avorter. Au contraire nous avons déjà essayé dans une première étude, d'établir, au moins les miracles de Christ, sur une base aussi ferme dans le solide monde des faits que les batailles de César. Nous ne disons pas que nous ayons réussi dans notre entreprise ; mais nous avons positivement jeté le gant aux savants modernes, les engageant à signaler quelque erreur dans la démonstration sur laquelle s'appuie notre proposition, et jusqu'à maintenant le gant n'a pas été relevé. Plus tard nous examinerons peut-être comment les autres principaux dogmes du christianisme peuvent supporter l'épreuve d'une étude scientifique indépendante. Pour le moment, nous ne sommes tout simplement qu'un théologien de profession et, bien que nous nous tenions toujours prêt à agir en dehors de cette sphère spéciale, comme théologien de profession, nous ne pouvons que préparer un peu la voie en ces matières pour nos laïques chrétiens instruits. Mais si ces derniers entreprennent un jour réellement de placer la foi et le système chrétien sur une base purement scientifique, il ne faut pas qu'il y ait de leur part, — et certainement il n'y aura pas de la nôtre — le moindre air d'incertitude, d'arrière-pensée, d'hésitation. Il faut dire en un mot que chacun des dogmes reçus, pour si sacré et fondamental qu'il soit, est sommé de comparaître au tribunal de la science pour être déclaré vrai ou faux. Pour éviter toute possibilité d'erreur, tout l'examen doit avoir lieu, comme le réclame avec raison Renan, dans un esprit purement séculier et non religieux, suivant la méthode des Grecs, des Musulmans, des Hindous,

hommes étrangers à toute théologie et qui ne songent ni à applaudir, ni à décrier, ni à soutenir, ni à démolir les dogmes. La vérité et rien que la vérité. La vérité non comme conséquence mais comme cause ; la vérité seulement pour de solides raisons ; la vérité, en exposant sans merci toutes les erreurs et tous les sophismes ; la vérité à tout prix et la vérité à tout hasard, tel doit être toujours le seul mot d'ordre. Dès que, après le stage indispensable d'une préparation soignée, la discussion des dogmes chrétiens aura été entreprise par nos laïques chrétiens dans cet esprit vraiment scientifique et dans le simple but de décider au point de vue strictement scientifique jusqu'à quel point ces dogmes sont vrais ou faux, aussitôt nos laïques chrétiens découvriront qu'ils travaillent simplement au même problème que tous les principaux sceptiques modernes ayant un esprit et une tendance vraiment scientifique. Car ces sceptiques ne se proposent point de se débarrasser par tous les moyens possibles de toutes les croyances religieuses par le simple motif qu'elles sont chrétiennes. Au contraire ils se proposent seulement de rejeter toute croyance chrétienne où anti-chrétienne qui ne peut braver la lumière et provoquer plutôt que fuir un examen scientifique courageux. Ils ne demandent point que les dogmes chrétiens soient repoussés par le savant moderne simplement parce qu'ils se trouvent être chrétiens. Au contraire ils se bornent à réclamer ce qui est parfaitement raisonnable que chacun de ces dogmes soit positivement appuyé sur des preuves et des raisonnements semblables à ceux qui réclament notre adhésion aux propositions scientifiques ordinaires, et qu'ils prennent alors ainsi leur place légitime comme partie de la science ; ou bien que l'on accorde franchement que ces dogmes n'ont pas de base scientifique et qu'ils soient ainsi repoussés comme n'ayant rien de commun avec la science. Il est parfaitement vrai qu'en entreprenant de décider à un point de vue strictement scientifique jusqu'à quel point les doctrines chrétiennes sont vraies ou fausses, le laïque chrétien partira de la supposition qu'elles sont vraies, tandis que l'ennemi du christianisme supposera dès le début qu'elles sont fausses, en tant qu'elles affirment

ou impliquent le surnaturel. Mais en même temps il est vrai aussi que dans le débat entre le laïque chrétien et l'anti-chrétien, ni l'un ni l'autre n'auront pour but suprême d'établir à tout prix la vérité de leur opinion, mais uniquement de découvrir jusqu'à quel point l'opinion de chacun et celle de son adversaire sont justes ou fausses. En d'autres termes dénoncer sans merci toute erreur, y compris la sienne propre, signaler toute vérité, y compris celle de son adversaire, voilà le but que poursuivront en commun les laïques chrétiens ou anti-chrétiens.

Et par ce moyen nous en aurons fini avec cette animosité traditionnelle, visant simplement au triomphe d'une opinion religieuse donnée, vraie ou fausse, qui n'a guère réussi qu'à rendre le mot de religion presque synonyme de cri de guerre, à amener, hélas ! plus d'un de ces prétendus chercheurs religieux, orthodoxe ou incrédule, à n'être guère plus qu'un homme de parti des plus vulgaires dans une grossière querelle religieuse. En un mot par l'expédient proposé la religion serait aussitôt enlevée à cette région vulgaire et obscure de la lutte passionnée et partielle ; les recherches religieuses participeraient de la dignité, du calme, de la sincérité que demande leur importance ; et tout chercheur religieux sincère reconnaîtrait immédiatement dans tous les autres chercheurs religieux sérieux, orthodoxes ou incrédules, une fraternité commune de chercheurs de la vérité.

Et dans le sein d'une pareille communauté fraternelle, comprenant tous ceux qui cherchent sincèrement la vérité religieuse, orthodoxes ou incrédules, on devrait de fait comme de sentiment s'entr'aider pour dénoncer l'erreur qu'on se propose d'éviter, pour découvrir la vérité que l'on poursuit d'une égale ardeur.

A ce point de vue-là, honneur soit rendu à ces publicistes américains qui donnent chez nous une libre circulation, sous forme de volumes ou autrement, aux plus intrépides idées anti-chrétiennes d'outre-mer ; honneur aussi à ces savants américains qui oralement ou par écrit commencent déjà réellement à obliger les plus sérieux, les plus honnêtes penseurs

chrétiens à entreprendre bravement l'examen scientifique libre et indépendant des doctrines chrétiennes généralement reçues. Que le combat maintenant s'engage loyalement et carrément sur chaque grand champ de bataille, et sur chacun des points fondamentaux des questions débattues. Que sans crainte ni protection le christianisme s'avance hardiment, prêt à entrer en lutte ouverte et honnête avec toute forme anti-chrétienne de foi qui s'affiche aujourd'hui au nom de la pensée et de la culture moderne pour le supplanter. Si ces formes-là comparées à lui se trouvent reposer sur une base scientifique, reconnaissons la vérité; si s'est lui au contraire qui se trouve avoir une base réellement scientifique reconnaissons aussi la vérité. Aussi sûrement qu'il se trouvera posséder cette base, aussi sûrement il reconquerra une autorité plus grande encore que jadis sur toutes les âmes élevées des pays chrétiens. S'il en était autrement il faudrait que ses amis mêmes augurassent autrement aussi de son avenir.
